UNIVERSITÉ de PARIS SACLAY

Faculté des Sciences du Sport

Mémoire présenté en vue de l’obtention du Master 2

*« Politiques Publiques et Stratégies des Organisations Sportives »*

Le développement de la pratique féminine dans un sport à connotation masculine : l’exemple du cyclisme

Guillard Graham

Quels sont les déterminants du retard de la pratique féminine au sein des sports où la pratique et la culture masculine domine ?

Année 2021-2022

Lieu de stage : Fédération Française de Cyclisme

Directeur du mémoire : D. SAYAGH

Remerciements,

Avant de débuter la présentation de ce mémoire, je souhaite adresser mes remerciements aux personnes qui m’ont accompagné tout à long de la rédaction de celui-ci, de près comme de loin.

Dans un premier temps, je souhaite remercier Mr. Dominique CHARRIER, responsable du Master Politiques Publiques et Stratégies des Organisations Sportives à l’Université de Paris-Saclay, de m’avoir accepté dans cet enseignement et accompagné tout au long de l’année avec beaucoup de bienveillance. Je souhaite également remercier Mr. David SAYAGH, en qualité de responsable du mémoire m’ayant accompagné durant la rédaction de ce travail de recherche, merci pour vos conseils et merci pour votre patience.

Je remercie également, ma structure de stage, la Fédération Française de Cyclisme pour m’avoir fait confiance et de m’avoir permis de préciser mon projet professionnel ; ce stage m’a inspiré tout au long de la rédaction de ce mémoire. Merci à Mathilde DUPRE ma tutrice de stage, pour son partage de connaissances ainsi que son engagement sans faille pour développer la pratique cycliste féminine. Sans oublier Marie-Françoise POTEREAU, Vice-présidente du CNOSF en charge de la mixité de Paris 2024, pour nos échanges lors du Tour de France Femmes 2022.

Je tiens également à remercier les professionnels ayant pris le temps de répondre à mes mails ainsi qu’à mes appels, ce fut un plaisir d’avoir pu discuter de ces sujets avec vous ; merci pour ce soutien.

En espérant avoir comblé vos attentes,

Bien à vous,

Graham Guillard

**« Sommaire »**

Introduction…………………………………………………………………………………….6

1. Histoire de la pratique féminine……………………………………………………….8
   1. Le Genre dans l’histoire……………………………………………………………….8
   2. L’histoire Française……………………………………………………………………8
2. Les plans de féminisations contemporains……………………………………………17
   1. Les stratégies fédérales du développement de la pratique féminine………………….17
   2. Être une femme dans un sport à connotation masculine………………………………20
3. Une nouvelle politique d’intégration par le sport…………………………………….39
   1. « Les filles des cités » ………………………………………………………………...39
   2. La représentation des filles des cités sur l’espace publique…………………………...40

Conclusion …………………………………………………………………………………....46

Bibliographie …………………………………………………………………………………47

ENGAGEMENT À RESPECTER LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

AVERTISSEMENT :

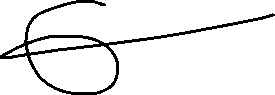
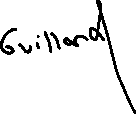
Les « copier-coller » représentent une imposture intellectuelle par l’appropriation non référencée de productions écrites (propriété intellectuelle des auteurs).

De ce fait, les « copier-coller » de documents en format papier ou électronique (Internet ou autres fichiers électroniques) utilisés dans des travaux étudiants destinés à une évaluation sont assimilés à de la fraude aux examens et sont donc passibles du conseil de discipline de l’université.

Je soussigné, Prénom, NOM certifie :

* avoir  rédigé personnellement ce document.
* avoir mis en italique ou entre guillemets tout texte ou partie de texte inséré par « copier-coller » ou tout autre mode d’insertion et avoir indiqué en notes de bas de page les références bibliographiques de cet extrait.
* savoir que le volume de citations d’un texte (du « copier-coller » qui peut venir en soutien rédactionnel) ne peut dépasser 20 % de l’ensemble du corps du document présenté par l’étudiant.
* savoir que, en cas de non respect de ces principes, l’enseignant en informera le jury qui prendra les mesures adéquates.

Prénom, Nom : Graham Guillard Date, Signature. 03/10/2022



# Introduction

Etant un passionné des sports extrêmes, j’ai fait le choix depuis deux ans, de diriger mon orientation professionnelle dans le secteur du cyclisme. Durant l’année universitaire précédente, j’ai effectué mon stage auprès d’une structure sportive privée, le Bike Park Indoor Wheel’In, situé à Clermont-Ferrand. Mes missions étaient la conception et la création de trois zones dédiées au Mountain bike, sur près de 4000m² en extérieur.

Malheureusement, le Wheel’In Bike Park Indoor a dû fermer ses portes ce 3 juillet 2022. Deux années de travail intense, une opportunité sportive rare en France qui prends fin. Les aides ont été tardives, partielles et insuffisantes dans un contexte tel que le COVID-19. J’aurai sincèrement aimé refaire un stage au sein de cette structure, poursuivre les projets que nous avions commencé, et pourquoi pas travailler au sein de cette structure une fois mes études terminées.

Cette année, à la suite de la fermeture du Wheel’In Bike Park et sur les conseils de M. Dominique CHARRIER, j’ai souhaité découvrir davantage le monde du sport depuis un point de vue fédéral et public, afin de diversifier mes connaissances, d’enrichir mon carnet d’adresses, mais surtout de prendre en considération les stratégies fédérales et nationales concernant le cyclisme.

Ainsi, je suis allé me renseigner sur les offres ponctuelles que proposait la fédération de cyclisme sur son site web. Deux offres de stages étaient proposées, la première concernant le développement de la pratique féminine aux côtés de Mathilde DUPRE, Conseillère Technique Régionale, et de Marie-Françoise POTEREAU, Vice-présidente du CNOSF en charge de la mixité de Paris 2024. La seconde offre concernait le recensement des équipements sportifs aux côtés de Jérôme KRIER.

Après avoir envoyé ma candidature spontanée par mail, accompagnée de mon curriculum vitae, de ma lettre de motivation mais également d’un rapide descriptif de mes projets réalisés et à réaliser dans le monde du cyclisme. Après avoir passé les deux entretiens lors de notre séjour montagnard avec la promotion du master, j’ai finalement obtenu le stage que je souhaitais, celui concernant le développement de la pratique féminine dans le monde du cyclisme.

La pratique sportive féminine étant au centre de l’actualité, je ne pouvais pas passer à côté de cette opportunité. En tant que pratiquant cycliste et futur professionnel du milieu, j’ai relevé de nombreux enjeux découlant de cette thématique. Nous observerons de nombreux points concernant la pratique féminine tout au long de ce travail de recherche que constitut l’écriture de ce mémoire de fin d’études. De plus, cette année était une année particulièrement importante pour l’avenir du cyclisme féminin, au cours de laquelle a eu lieu la première édition du Tour de France Femmes avec Zwift, un événement d’une ampleur médiatique jamais égalée au niveau du cyclisme féminin, pouvoir profiter d’une telle exposition face à un public de masse, cela transmet un message fort, « oui les filles peuvent faire du vélo, regardez à la télévision ». Le monde du cyclisme reste dans une certaine mesure plutôt « vieux jeu », les mentalités peinent à évoluer aussi vite qu’on le souhaiterait. Nous observerons qu’il est nécessaire de réaliser un important travail d’information et de formation pour sensibiliser et modifier les mentalités.

Ainsi se développe notre problématique, **« Quels sont les déterminants du retard de la pratique féminine au sein des sports où la pratique et la culture masculine domine ? »**

La réalisation de ce mémoire s’organisera autours de trois axes majeurs, dans la première partie nous présenterons en quelques phrases le contexte historique dans lequel la pratique féminine à émergée. Dans une seconde partie, nous évoquerons cette fois, les différentes stratégies fédérales misent en place par les fédérations françaises dans une quête de développement de la pratique féminine, quels sons les leviers d’action susceptibles d’expliquer et comprendre l’élaboration de ces politiques. Nous terminerons, dans une troisième partie, par une analyse plus profonde des politiques en faveur du développement de la pratique, notamment concernant la politique d’intégration par le sport et politique de la ville, en rapport avec le contexte lié aux émeutes urbaines.

# 

# Histoire de la pratique féminine

* 1. Le Genre dans l’histoire

« Ne jamais attribuer à la malveillance ce que la bêtise suffit à expliquer ». (Le rasoir de HANLON, 1980).

Les femmes ont très longtemps été en quelque sorte exclues du monde sportif, mises de côté ou reléguées au statu de spectatrice. Peu de récits comptent les exploits féminins.

Au début des années 1970, les premiers travaux d’histoires du sport sont rédigés en faveur des femmes. Ces travaux se déroulent dans un premier temps dans les pays Anglo-Saxons tels que les Etats-Unis d’Amérique et le Canada, deux nations pionnières concernant l’histoire du sport, mais également l’histoire des femmes et du genre. Il sera nécessaire d’être plus patient en France pour voir émerger la prise en compte des femmes et du genre dans l’histoire du sport, cependant, grâce aux héritages anglo-saxons et aux ouvrages déjà écris à ce sujet, cette prise en compte des femmes et du genre en France sera intégrée bien plus rapidement par la grande majorité des acteurs du sport. Une première rupture apparaît en 1984, une rupture dont les grandes lignes seront réutilisées dix ans plus tard par Patricia VERTINSKY (professeur en kinésiologie à l’Université de British-Columba). En effet, un article « The Formalizing of Sport and the Formation of an Elite : The Chesapeake Gentry, 1650-1720s, Journal of Sport History 13 (Winter 1986) : 212-34. » sera publié dans le « Journal of sport History » écrit par Nancy STRUNA, appelle à intégrer les apports de l’histoire des femmes dans l’histoire du sport. Cette fois, il sera nécessaire de dépasser les approches descriptives au profit d’analyses comprenant le pouvoir, les inégalités mais également les conflits identitaires. Ces analyses permettent en partie la remise en cause de « l’unilatéralisme teinté de militantisme des premières années. Là où le sport n’était qu’oppression des femmes, il apparaît désormais aussi source d’émancipation. Au fil des recherches, les chercheurs ne mettent pas longtemps à se rendre compte qu’au-delà de la relative unité du mouvement sportif, de nettes différences entre la pratique masculine et féminine émergent. Notamment dans des disciplines connotées très masculine telles que le Football-Américain ou le Hockey sur glace où l’expérience quotidiennes des femmes se voit bouleversée comparée aux disciplines plus féminines telles que la natation où le patinage artistique. Ainsi, des travaux sont réalisés en direction de l’histoire du sport féminin, au sein d’activités stéréotypées comme les sports mécaniques avec Gertrud PFISTER (Klein et Pfister 1985) ou encore le cyclisme avec Patricia MARK (1990).

1.2 L’histoire Française

En France, il faudra attendre encore quelques années pour que cette dynamique ne prenne véritablement forme. Les historiens du sport sont à cette époque encore isolés et limité par le nombre, dans le cours des années 80’, ils tenteront de s’organiser afin de promouvoir leur champ de recherches. Cependant, à cette époque, les chercheurs français sont encore difficilement intégrés auprès de la communauté internationale. Nous pouvons évoquer les quelques exemples de mémoires ou articles de vulgarisation parus en 1968, exemples restés sans réelle suite, si ce n’est une bienveillante curiosité. Il faudra attendre jusqu’en 1978 pour écouter la première conférence d’une Française sur l’histoire du sport féminin, par Françoise Labridy (Françoise Labridy Psychanalyste, Membre de l’Ecole de la Cause Freudienne (ECF)). Conférence qui aura lieux lors d’un congrès de la société internationale du sport (HISPA) se tenant à Paris. Ce qui rends ses analyses particulières, c’est qu’elles prennent en considération la construction des rôles sociaux ainsi que le processus normalisations corporelles. Ces méthodes d’analyses seront réutilisées au cours de la décennie suivante. Il est important de lier l’histoire à la démonstration.

Néanmoins, quelques années plus tard, la sociologie s’avèrera plus prolifique avec l’apparition de deux thèses de sociologie du sport, en 1982 et 1986, sur les pratiques physiques des femmes.

La France restera très influencée par Pierre BOURDIEU et sa vision de la sociologie. Grâce à ce cadre d’analyse bourdieusien et en le mêlant à l’irréductible pluralité du sport de Christian POCIELLO, Catherine LOUVEAU est désignée comme la spécialiste de la sociologie du sport féminin à cette époque. En 1983, le ministère du Temps libre, Jeunesse et Sport, souhaite avec la coordination de Christian POCIELLO et Catherine LOUVEAU, commandité un rapport sur le sport féminin. Catherine LOUVEAU se chargera du chapitre sur l’approche sexuée des pratiques. De plus, grâce à ces analyses innovatrices qui puisent dans de multiples cadres théoriques tels que la sociologie bourdieusienne dans un premier temps puis l’utilisation de la sociologie du travail dans un second. Ces analyses innovatrices lui permettent d’anticiper l’une des évolutions de la décennie suivante en doublant l’analyse des différences entre les sexes d’une étude de la différenciation sociale des sportives elles-mêmes. Catherine LOUVEAU souhaite explorer les zones frontières, elle s’interroge et s’intéresse à la participation des femmes au sein de sports dits « masculins ». Ces analyses deviendront en quelque sorte l’héritage historique d’une réflexion sociologique, jusqu’en 1991 où sera co-signée dans une synthèse une véritable sociologie historique du sport féminin en collaboration avec Annick DAVISSE (Davisse et Louveau 1991). Nous observons un double paradoxe concernant la recherche en histoire du sport et du genre. Ce qui peut s’expliquer par le fait que la recherche française soit relativement éloignée des méthodes Nord-Américaine, mais également car elle est analysée par des femmes spécialistes des sciences humaines et sociale appliquées au sport, ce qui confère une meilleure visibilité, plus large car formées à d’autres horizons disciplinaires que l’histoire.

*« La richesse des perspectives doit être en effet confrontée à la faiblesse des matériaux mobilisés. La démonstration théorique l’emporte alors très largement sur le souci de validation empirique : sources essentiellement limitées à des ouvrages, recours peu fréquent à la presse et quasi-absence des autres archives. (Baron de Vaux 1885 ; André 1907 ; Mortane 1937 ; Eyquem 1944.) » (Thierry TERRET, 2006)*

Plusieurs évolutions marquent les années 1990 et 2000, des évolutions théoriques lorsque l’on observe l’évolution « historiographique » au niveau internationale, méthodologiques lorsque l’on se penche davantage sur le cas français. En 1991, le Journal of Sport History charge Roberta PARK de coordonner un numéro spécial nommé « Sport and Gender ». Dans un premier temps, ce numéro spécial met en lumière un nouveau souci d’équilibre entre les constructions féminines et masculines concernant une même réflexion. Ensuite, la catégorie d’analyse « genre » se diversifie dans d’autres dimensions telles que la race, la classe sociale, l’âge des pratiquants. Ce qui permet de nouvelles interprétations dans les analyses. Richard Holt (1981), est un spécialiste de l’histoire du sport en France Britannique, il est l’auteur d’un essai extrêmement connu au niveau international mais qui ne sera jamais traduit. Son essai constitue la meilleure synthèse du moment sur le sujet tout en combinant les apports des travaux précédents sur l’histoire du sport féminin avec ses perspectives personnelles sur la sociabilité masculine. Holt à tendance à valoriser davantage une histoire sociale des hommes ou des femmes plutôt qu’une histoire du genre. Nous observons du renouveau lorsqu’en 1992, Pierre Arnaud et Thierry Terret, un historien du sport et un jeune universitaire, se préparent à étudier l’histoire du sport féminin au travers de journées d’études qui se dérouleront deux années plus tard. N’étant pas vraiment deux spécialistes de la question, ils inviteront Catherine LOUVEAU, Gertrud PFISTER ainsi que Tony MANGAN.

*« Reste que sur cette décennie, l’histoire du genre est en France d’abord une histoire sociale des femmes, certes renouvelée sur le plan empirique par rapport aux années 1980, mais encore peu perméable aux perspectives féministes françaises ou internationales. » (Thierry TERRET, 2006)*

Il est primordial d’analyser le contexte politique, est-il favorable aux actions destinées aux femmes, résultant d’une enquête menée dans les fédérations sportives, les Comités Régionaux Olympique et Sportif et Comités Départementaux Olympiques sportifs de France, la répartition sexuée des dirigeant(e)s au sein des organisations sportive. L’engagement politique concernant cette thématique démontre que malgré une politique volontariste et favorable à la féminisation des pratiques et institutions sportives, nous pouvons toujours constater des inégalités sexuées dans ce domaine et plus particulièrement celui d’accès aux postes à responsabilité au sein des organisations sportives telles que les fédérations par exemple. Dans son étude, Thierry TERRET, met en place un système d’échantillonnage, réalisé à l’aide d’une enquête par questionnaire auprès de 233 organisations sportives françaises. Par questionnaire car il existe un véritable manque de données différenciées selon le sexe au niveau des dirigeants des fédérations, mais aussi dans les CROS et CDOS. Un total de 156 questionnaires leur a été renvoyés soit 69.6% du total sollicité. Ce qui peut expliquer ce fort taux de réponses c’est le fait que les questionnaires ont été diffusés par voie hiérarchique, soit par l’intermédiaire du Comité National Olympique Sportif Français ayant financé cette enquête. Depuis le milieu des années 80s, la question de l’égalité entre hommes et femmes dans la prise de décision a été évoquée lors du Conseil de l’Europe et d’une réflexion approfondie sur le sujet. En effet, dans un rapport sur la démocratie paritaire de 1995, le Conseil de l’Europe met en avant des actions favorisant l’accès des femmes aux instances dirigeantes où l’égalité de droits et de responsabilités avec les hommes est plus égalitaire, des seuils et chiffres cibles sont définis dans les différents organes des Etats et partis politiques des pays membre de l’Europe. Ainsi, cette politique d’égalité entre hommes et femmes d’accès aux postes clés dans les ministères a été soutenue par M. Jospin, pour donner suite aux préconisations du Conseil de l’Europe s’étant déroulé auparavant. Cette politique a également été élargie dans d’autres secteurs d’activités comme la vie politique, l’économie ainsi que dans le sociale. Les articles 3 et 4 de la loi constitutionnelle du 8 Juillet 1999, qui seront également confirmée lors de la révision de la Constitution en 2000, amène le prince de la parité « l’égal accès des hommes et des femmes aux mandats et fonctions électives. Cette loi s’applique à toutes les élections municipales, régionales, européennes et législatives. Afin de s’assurer d’une représentation sexuée équilibrée dans les instances décisionnelles du domaine associatifs, l’Etat propose des conventions financières en échange de cet équilibre. Une nouvelle ligne budgétaire est décrétée « Femmes et Sport », avec l’objectif commun des fédérations sportives et de l’Etat d’améliorer l’accès des femmes aux postes à responsabilité.

A la tête du ministère de la Jeunesse et des sports de 1997 à 2002, Mme Buffet, nominée par le gouvernement de M. Jospin, est un bel exemple de cette logique paritaire. A cette époque, rare sont les postes à fortes responsabilités libre d’accès à une femme, surtout dans la vie politique.

*« Dans les organisations sportives à fort pouvoir économique et symbolique telles que le CIO ; « Le CIO veille, par tous les moyens appropriés, à la promotion…, les fédérations sportives internationales ou « grandes » fédérations sportives nationales (comme les fédérations françaises de football, de tennis ou de rugby), les femmes sont exclues physiquement ou symboliquement et souvent rituellement dévalorisées par des comportements misogynes au sein même de l’institution* ». *(Thierry TERRET, 2006).*

Pour marquer le pas, en 1999, seront créés 10 groupes de travail en faveur de l’accès des femmes au monde du sport, une démarche qui rappelle les précédentes lignes budgétaires « Femmes et Sport ». Ces groupes de travail coopéreront sur « Egalité-parité hommes/femmes dans le sport ». Précédent les Assises Nationales Femmes et Sport de 1999. Ce qui appuiera d’autant plus de légitimité à l’accès des femmes aux instances dirigeantes.

*« La loi du 6 juillet 2000 complète l’article 8 de la loi du 16 juillet 1984 relative à l’organisation et à la promotion des activités physiques et sportives, précisant que l’agrément de l’État aux fédérations ne sera délivré qu’aux fédérations qui garantissent « […] l’égal accès des femmes et des hommes à ses instances dirigeantes » (Loi sur le sport du 6 juillet 2000, modifiant la loi du 16 juillet 1984 relative à l’organisation et à la promotion des activités physiques et sportives). »* *(Thierry TERRET, 2006)*

L’emploi de ces mesures incitatives envers les dirigeantes est une stratégie politique visant à réduire un visible manque de crédibilité qui sera dénoncé par HARGREAVES (1994) au sein de certaines fédérations sportives où une nette surreprésentation des hommes parmi les responsables est vérifiable et vérifiée. La politique du ministre des sports nommé en 2002 M. LAMOUR semble ambiguë, je m’explique, durant cette période, Mme Buffet soutenait fortement la candidature de la France pour l’organisation de la sixième Conférence Européenne « Femmes et Sport » de 2004. Lors de sa nomination, le ministre des sports annonça « la suppression de toutes les actions volontaristes issues de son Ministère envers les femmes, ce qui donne suite à de vive critique et donna naissance à un mouvement protestataire de dirigeantes des autres fédérations. Des associations se sont greffées au mouvement, à la suite de cette pression militante, le ministre décide de créer un groupe de travail. Allant même au-delà de ces mesures, il décide alors d’instaurer un principe de proportionnalité, le nombre de licenciées féminines déterminera le nombre de femmes dans leurs comités directeurs : *« La représentation des femmes est garantie au sein de la ou des instances dirigeantes en leur attribuant un nombre de sièges en proportion du nombre de licenciées éligibles » (Décret n° 2004-22 du 7 janvier 2004 relatif à l’agrément des fédérations sportives, aux dispositions obligatoires des statuts des fédérations sportives agréées et à leur règlement disciplinaire type).* Afin d’éviter toute sanction financière, les fédérations sont fortement incitées à appliquer ce plan de féminisation au sein de leurs instances de direction, avant 2008. Cette accélération de l’accès des femmes aux instances dirigeantes à fortement été soutenue par l’Etat, notamment grâce à une modification du droit. Revenons quelque peu sur la ligne budgétaire « Femmes et Sport » évoquée précédemment. En 2002, c’est 1.5 million d’euros pour les fédérations, plus une enveloppe exceptionnelle de 3.05 millions d’euro destinés aux organismes sportifs régionaux, départementaux et locaux. Cette ligne budgétaire permet le financement de nouvelles études. Le CNOSF porte sa mission « Femmes et Sport » au niveau national, ainsi que les recommandations du CIO concernant la promotion de la pratique sportive féminine. Un panel d’actions est imaginé pour développer l’accès des femmes aux postes décisionnaires dans les organisations sportives.

En plus de ses actions au niveau de la pratique sportives féminine, le CIO déploie une politique volontariste en coopération avec les Centres Nationaux Olympiques (CNO), les fédérations mais également aux Comités d’organisation des Jeux Olympiques (COJO), pour favoriser une fois de plus l’accès des femmes aux structures décisionnelles, du mouvement olympique cette fois. Ces mesures bénéficient d’une forte visibilité en 1995, lorsque le président du CIO Juan Antonio SAMARANCH, constitue un groupe de travail destiné à *« conseiller la commission exécutive sur les mesures à prendre dans ce domaine ».*

Une conférence mondiale sur la femme et le sport est désormais organisée tous les 4 ans par le CIO, et ce pour évaluer l’avancée des travaux et en tirer des conséquences pour sa politique. Avec l’aide du fond de solidarité olympique, il est capable d’attribuer des bourses et aides spéciales aux CNO, dans l’objectif les aider à développer le sport, à encourager la pratique sportive féminine et continuer de financer des recherches dans ce domaine. Historiquement, la production de données chiffrées est appréciée car elle permet de mettre en évidence les inégalités entre hommes et femmes dans les organisations sportives, ce qui n’est qu’une étape lorsque l’on considère le manque de données sexuées sur les pratiquantes.

Néanmoins, le milieu sportif est empreint d’une certaine idéologie qui considère la femme comme un « atout pour l’avenir du sport ». Ce qui pourrait laisser croire que l’arrivée des femmes dans des postes à responsabilités pourrait apporter de nouveaux avantages tels que la reconnaissance des femmes dans un secteur où elles sont minoritaires. Le CIO, lors de sa session en 1996 décidera sous formes de mesures incitative de mettre en place un système de quotas. *« Il a été demandé aux CNO et aux fédérations internationales de réserver aux femmes au moins 10 % des postes de leurs structures décisionnelles en 2000, et 20 % de ces postes d’ici l’année 2005. En 2003, plus de 66 % des CNO et 43 % des FI ont atteint le premier objectif fixé par le CIO. » (CHIMOT C. (2004), Répartition sexuée des dirigeant(e)s au sein des organisation sportives, STAPS n°66, p.161 à 177)*

Grâce à l’inertie de cette idéologie, un contexte volontariste émerge, on espère qu’un regain de nouvelle pratiquante permettrait de redynamiser cette politique, notamment concernant le recrutement potentiel de nouvelles dirigeantes.

*« 70,7 % des fédérations CROS ou CDOS mettent en place des actions afin de développer l’accès des femmes au monde sportif. Les fédérations unisports non olympiques sont les organismes qui, proportionnellement, développent le plus d’actions pour les femmes et le sport (90 % d'entre elles). Ce type de fédération compte le moins grand nombre de pratiquantes licenciées et la conquête d’un public féminin constitue un réel enjeu dans leur développement. » (CHIMOT C. (2004), Répartition sexuée des dirigeant(e)s au sein des organisation sportives, STAPS n°66, p.161 à 177)*

La division sexuelle du travail est considérée comme « la forme de division du travail social découlant des rapports sociaux de sexe ; cette forme [étant] modulée historiquement et socialement » (KERGOAT. D, 2000).

Cette division sexuelle du travail suppose que les hommes et les femmes n’investissent pas les mêmes secteurs de travail, mais aussi que les fonctions des hommes sont plus glorifiantes que celles des femmes au sein d’une même société ou organisation sportive. Mme Colette Guillaumin, évoque ces principes de « séparation » et de « hiérarchisation » renvoie à des « rôles sociaux » sexués. Ce qui induit le problème suivant, considérer les pratiques sexuées comme dès les résultats des rapports sociaux entre hommes et femmes au travail. Ces principes découlent ainsi d’un rapport social entre le groupe social des hommes et le groupe social des femmes, en rapport avec le pouvoir et la domination. Malgré les mesures volontaristes en faveur de l’accès des femmes aux instances décisionnelles des organisations sportives, cela n’a néanmoins pas permis l’accès aux postes les plus élevés de la hiérarchie. Dans les fédérations, à cette époque, les femmes occupent plus de 90% des postes d’exécution contre 36.8% des postes de responsable de services administratifs. Que ce soit dans ce secteur administratif ou un autre, les femmes ont plus de chance de devenir adjointes aux postes plutôt que de les occupés. Exemple, les femmes vice-présidentes sont deux fois plus nombreuses que les présidentes, 17.5% de trésorières adjointes pour 11.7% de trésorières.

Il est facile, de nos jours, de faire un constat quant à l’accès limité des femmes aux postes les plus hauts dans la hiérarchie, ce qui confirme l’hypothèse d’une hiérarchisation verticale.

Les taux de pratique féminine et masculine devenant de moins en moins inégalitaire, conforte l’idée d’une régulation des disparités hommes et femmes. Cependant, *« une distribution sexuelle des activités physiques s Pourtant, une distribution sexuelle des activités physiques sportives existe, hommes et femmes n’investissant pas les mêmes disciplines et/ou adoptant des modalités de pratiques différentes ». (Davisse et Louveau, 1998)*

Malgré l’élimination de ses obstacles institutionnels en faveur de la pratique sportive féminines, il existe toujours des comportements abusifs et déviant à l’égard des femmes. Comme exemple nous pouvons citer les interdits symboliques liées à la représentation de la féminité et de la masculinité, et ce malgré une modification du Droit et des règlements dans les organisations sportives. Ces observations sont d’autant plus vérifiables dans des pratiques sportives traditionnellement masculine à l’instar du Rugby et du Football (Héas et Bodin, 2001).

Un exemple de violence symbolique que je souhaite présenter ici, le cas Kathrine SWITZER. Illustré par cette photo historique ci-dessous.

Une image contenant personne, extérieur, herbe, sport athlétique

Description générée automatiquement

(<https://fr.wikipedia.org/wiki/Kathrine_Switzer#/media/Fichier:Kathrine_Switzer,_una_delle_prime_donne_partecipanti_a_una_maratona_(Boston_1967).jpg>)

A cette époque, en 1967, le célèbre Marathon de Boston est entièrement composé d’un public masculin, l’organisateur, M. Jock Semple, l’organisateur de ce marathon, ne souhaite pas voir de femmes participer à cet événement.

Les femmes étaient ainsi, dénigrée, victime de nombreux préjugés quant à leurs performances sportives d’endurance, les détracteurs sont même allés jusqu’à que la course à pied pourrait faire tomber leur utérus.

Néanmoins, lors des inscriptions, rien n’interdisait explicitement l’inscription des femmes, ce qui permet à Kathrine SWITZER, son coach et son compagnon l’accompagnerons tout au long de ce marathon. Le jour de la course, Kathrine SWITZER à 20 ans, le 19 avril 1967 le jour de la course elle portera le dossard 261. Elle porte du maquillage, du rouge à lèvre, ce qui ne l’empêchera pas de prendre le départ de cette course.

C’est au 6ème kilomètre qu’elle sera remarquée par un des véhicules de l’organisation, la photo ci-dessus immortalise ce moment ou M. Jock Semple tente d’extraire Kathrine SWITZER de la course tout en lui arrachant son dossard en criant : « Tirez-vous de ma course et donnez-moi ces numéros ! ». Kathrine SWITZER sera alors protégée par son coach, son compagnon mais également par d’autres coureurs interpellés par ce qui vient de se passer. Elle terminera sa course en 4 heures et 20 minutes, prouvant à tout le monde que les femmes aussi en sont capables.

En réponse à cet affront, la fédération américaine d’athlétisme décide de la disqualifiée et de la suspendre car les femmes n’ont pas le droit de participer à des courses sur route. Après des années de militantisme, le marathon de Boston sera officiellement ouvert aux femmes en 1972, le premier marathon féminin olympique aura lieu en 1984, pendant les Jeux d’été 1984.

Pour en revenir à la distribution sexuée horizontale, les femmes ont davantage tendance à rejoindre des postes administratifs, selon « l’Enquête Emploi » de 2002 de l’INSEE, plus de 50% des femmes actives dans le secteur administratif et tout statuts confondus. Les postes administratifs permettent généralement une meilleure conciliation de la vie familiale et professionnelle contrairement aux postes techniques ou d’élus qui exigent une grande disponibilité temporelle et géographique lors des déplacements.

En 2003, au niveau sur secteur technique, c’est environ 98% de DTN et 90% d’entraîneurs nationaux qui sont masculins selon les chiffres du ministère des Sports. Le recrutement des DTN et CTN ainsi que des entraîneurs nationaux se fait en grande parti parmi les fonctionnaires de catégorie A. La plupart sont recrutés auprès du corps des professeurs de sport du ministère des Sports. (BAUGER, 2001)

Les résultats du concours externe de professorat de sport de 1998 démontrent que les femmes se présentent plus pour l’obtention du diplôme de Conseiller Administratif Sportif (CAS). Leur taux de réussite est supérieur à celui des hommes au concours CAS, 15% pour les femmes contre 11% pour les hommes. En revanche cette tendance s’inverse concernant le concours CTS où 6% des femmes réussisses contre 13% des hommes. La majorité des CTS étant déjà en grande majorité des hommes, les femmes se dirigent ainsi davantage vers les filières administratives, serait-ce dû à une intériorisation de la domination masculine qui conduit ces femmes à se diriger d’elles-mêmes vers les secteurs administratifs. *« Elles adhèrent à ces représentations qui font passer la domination masculine comme « naturelle » (Bourdieu, 1998) même si, « en aucun cas il ne s’agit d’un consentement de la part des dominés » (Mathieu, 1991). »*

Des stratégies émergent au niveau des fédérations, les activités physiques de nature compétitive développe davantage la valorisation sociale plutôt que la performance.

*« Les freins à l’investissement des femmes dans les instances de direction du sport dépendent non seulement des résistances issues de l’organisation sportive mais aussi des histoires personnelles et de la position des dirigeantes dans l’espace social Pour les femmes, les contraintes temporelles sont d’autant plus pesantes que travail domestique et activité professionnelle se cumulent, ce qui peut être considéré comme une forme d’oppression (Hirata et Zarifian, 2000). » (Caroline CHIMOT, 2004)*

Les carrières des femmes en couple n’auraient pour plus part pas été possible sans l’aide de leur Mari, la moitié des femmes dirigeantes bénévoles ont un conjoint cadre ou de profession intellectuelle supérieur. A cette période, ce type de professions supérieur permettent aux ménages d’amasser un capital économique suffisant à déléguer certaines tâches familiales à une tierce personne.

La plupart des dirigeantes occupant des postes techniques sont d’anciennes sportives de haut-niveau, elles ne capitalisent pas sur leurs diplômes sportifs mais plutôt sur leur expérience en tant que pratiquante de haut niveau international. Ainsi, à cette époque, 70% des femmes occupant une fonction technique sont des anciennes athlètes de niveau international. Cette expérience de sportive de haut niveau constitue en quelque sorte un mode d’accès privilégié à certains postes, tels qu’entraîneurs d’équipe de France. A noter, ces postes sont facilement remplaçables en cas de mauvais résultats.

Pour conclure cette partie, *Elias et Duning, en 1986, décrivent le sport comme un « fief de la masculinité ». Pour lutter contre ce « fief de la masculinité », l’engagement politique sur la problématique « Femmes et Sport » impulsé par l’Europe et la France, contribue à mettre en évidence ces inégalités sexuée dans les pratiques et institutions sportives tout en continuant de mettre en place des mesures volontaristes dans la continuité de cette ligne budgétaire.*

# Les plans de féminisations contemporains

2.1 Les stratégies fédérales du développement de la pratique féminine

Dans la continuité du développement de l’accès des femmes aux instances de directions au sein des organisations sportives fédérales, des plans de féminisations sont développés au sein des fédérations. Avec par exemple, la création de plan de féminisation des fédérations sportives dans 4 fédérations, en 2006, avec le handball, le basket-ball, le cyclisme et le football.

De nos jours, le développement du cyclisme féminin est un axe majeur et stratégique du pôle développement au sein de la fédération de cyclisme. Grâce à l’augmentation des moyens financiers et humain dont disposait la Direction technique Nationale, l’équipe de France féminine à doubler en deux ans, un encadrement plus poussé, des entraîneurs plus qualifiés, permet une meilleure capacité de préparation pour des événements médiatiques importants tels que les Jeux Olympiques et les championnats de France. Néanmoins, il est nécessaire de continuer à développer ces qualités de formation et de détection, des lacunes en matière de formation des compétitrices persistes. Un écart de moyens financiers subsiste entre les équipes femmes et les équipes hommes En revanche on peut se poser la question suivante, avec des moyens financiers égaux à ceux des hommes, les femmes ne seraient-elles pas tentées par des dérives similaires aux hommes ? Développons, les groupes professionnels hommes disposent d’une grande autonomie financière, la fédération possède à ce compte moins d’emprise sur la gestion de ces groupes hommes, ce qui implique que ces groupes sont en grande partie maîtres de leurs choix et actions, du moins tant qu’ils restent dans la ligne directrice fédérale. En effet, les équipes professionnelles ne libèrent que très rarement les coureurs en dehors des grands rendez-vous cyclistes. Du fait de sa moins grande capacité d’autonomie financière, la pratique féminine reste plus « contrôlable » et ce qui permet une meilleure application des stratégies mises en place, un taux de participation plus élevé que celui des hommes aux événements moins populaires.

En plus de développé la pratique compétitive du cyclisme féminin, la fédération souhaite accroître sa notoriété auprès d’un plus large public, en développent notamment des projets tels que le sport santé et la sociabilisation par le sport. Pour ce faire, un des enjeux principaux n’est autre que l’apparition en milieu scolaire. Sensibiliser dès l’enfance est un facteur clé de l’évolution des mentalités, permettre aux jeunes filles et garçons de voir une fille faire du vélo, faire se propre mécanique, suivre une formation spécialisée dans le cyclisme, permet d’informer et potentiellement de susciter des vocations chez chacun(e)s. Néanmoins, l’activité vélo en milieu scolaire présente quelques difficultés, notamment avec le matériel, à cet âge, les jeunes en milieu scolaire, présentent un large panel en termes de morphologie, beaucoup de réglages seront donc à prévoir en plus du matériel. De plus un vélo est un objet plutôt personnel, c’est bien souvent difficile de partager un vélo avec quelqu’un d’autre, les réglages et habitudes de chacun sont rarement similaires.

Concernant la pratique des jeunes filles, un constat fort est désigné, très peu de minimes-cadettes continuent de pratiquer une fois arrivée en catégorie Junior (17-18 ans). « Dans le meilleur des cas, on a une ou deux filles sur trente ou quarante cyclistes dans les clubs. Dans certaines régions, on regrette que certains organisateurs interdisent encore les épreuves aux filles : épreuves minimes-cadets sauf féminines »

Ce « Sauf féminine » est marquant, cela met en évidence le manque de considération apporté au cyclisme féminin. Certaines régions peinent à faire évoluer les mentalités ou à toucher un public féminin, les mentalités restent très traditionnelles. Ce qui est naturellement démotivant pour une jeune fille souhaitant se lancer dans cette pratique sportive, de plus les rares filles qui persistent se retrouves isolées. Dans certaines courses, lorsque l’on permet aux jeunes filles de participer, elles affrontent les garçons et lorsqu’elles ne sont pas tolérée et bien elles ne participent pas. En comparent le cyclisme route et le cyclisme VTT, en plus d’avoir deux pratiques bien différentes, les mentalités le sont aussi, les femmes étant bien plus intégrées dans le monde du VTT. Cela dépend également des régions, toutes ne sont pas au même stade de développement des mœurs. Prêtons plus amplement attention à un entretien réalisé en collaboration avec Carole CARPENTIER et Francis COQUOZ et, ancien entraîneur national du cyclisme féminin sur route. « Quand on m'a demandé en février, de m'occuper du cyclisme féminin, ma première réaction a été de me demander : qu'est-ce que c'est, le cyclisme féminin ? » (Francis COQUOZ, 2002) Selon M. COQUOZ, il est important de dissocier deux cyclismes, un cyclisme dit « Elite » où l’on mentionne le Tour de France, les grandes épreuves qui contribuent à la notoriété du cyclisme à travers le monde, un second cyclisme qui pratique à plus petites échelles, dans l’ombre et en marge du reste de la discipline, c’est dans ce second cyclisme que se trouvait encore le cyclisme féminin il y a encore quelques années. Aujourd’hui, cela est amené à changer, le cyclisme féminin passe sur les grandes chaînes françaises avec notamment la diffusion de la première édition du Tour de France Femmes avec Zwift durant ce mois de juillet. Lorsqu’on demande à M. COQUOZ, quelles sont les différences entre le cyclisme féminin et le cyclisme masculin, il répond : *« Les distances sont un peu différentes, mais la façon de courir, la façon de se comporter, la volonté de réussir sont exactement les mêmes ».* Le développement du cyclisme féminin s’accélère lorsque les résultats des féminines sont bons, cela suscite un engouement qui peut nous rappeler les grandes heures de Jeannie LONGO, qui a dominé le cyclisme féminin durant des années, elle a nettement influencé les mentalités des nouvelles concurrentes.

Le déroulement de cette première édition du Tour de France Femmes avec Zwift permet à deux françaises, Evita MUZIC et Juliette LABOUS de s’inscrire dans le top 10 du classement général, avec une 4ème place pour Juliette LABOUS et une 8ème place pour Evita MUZIC. Ces jeunes femmes qui sont passées à la télévision, vont participer à une véritable retombée médiatique positive sur le cyclisme féminin français, c’est une véritable opportunité. C’est le résultat de cette influence médiatique dont à bénéficier le cyclisme féminin avec l’appellation Tour de France, qui se souvient de celles qui ont gagnées la Grande Boucle ? Elles sont restées des inconnues du grand public. Avant même cet événement exceptionnel, la Fédération Française de Cyclisme, à l’aide d’investissement, créa une nouvelle coupe de France, composée de sept manches, et ce, sur l’ensemble du territoire français. Rappelons qu’à une époque, dans les années 2000, les meilleures Françaises étaient obligées d’aller pratiquer en Italie pour gagner leur vie en tant que sportives professionnelles. Sans le statu de professionnelle en France, elles n’avaient pas de revenus ni de couverture sociale. En effet, comme évoqué précédemment, l’intégralité de la charge du cyclisme de haut-niveau est supporté par la fédération elle-même, ce qui induit une charge très volumineuse. N’ayant pas autant de moyens que la fédération, les régions ne peuvent assurer les structures nécessaires au développement de la pratique féminine dans leur entièreté, ce qui a pour conséquence l’isolement des filles dans un club de proximité, à défaut d’avoir mieux aux alentours.

Faisons un petit bilan des autres fédérations sportives françaises.

Concernant la fédération française de Rugby, l’objectif numéro un concernant la pratique féminine n’est autre que la « Fidélisation des pratiquantes », en effet 30% des féminines licenciées ne renouvellent pas leur licence l’années suivante. La correction de cette trajectoire s’accompagne d’une nouvelle stratégie de communication, notamment au travers du système scolaire où le rugby plaît, cela facilite la transmission de contenus pédagogiques auprès des jeunes publics. La création d’une nouvelle équipe est décidée, les M18. Le projet Ecol’Ovale favorise les liens avec le milieu scolaire, où l’on transmet des intérêts pédagogiques sur quatre plans, le plan affectif pour apprendre à maitriser ses émotions, le plan perceptif où l’on diversifie les prises d’informations visuelles et kinesthésique, le plan moteur où l’on souhaite enrichir les conduites motrices, et pour finir, le plan social pour contribuer à transformer et enrichir le réseau relationnel mais également le climat de la classe. Aujourd’hui, 86% des clubs FFR accueillent au moins une licenciée. Un championnat Universitaire a été développé en partenariat avec la Fédération Française du Sport Universitaire. « C’est riche puisque la plupart des filles qui viennent actuellement au rugby, sur les cinq dernières années, ce sont des filles qui sortent des STAPS ». Cette collaboration permet ainsi de développer et d’enrichir les sections sportives et donc, la pratique féminine en milieu fédéral par la même occasion. « Les meilleurs clubs de rugby féminin ne sont pas situés dans le sud-ouest, les meilleurs clubs se servent notamment de l’apport universitaire » (Christophe SAINTMACARY). Néanmoins, persistent quelques clubs dans le sud de la France, là où le rugby est très développé en raison du contexte local, à interdire aux filles de venir pratiquer avec les garçons. Ce qui créer forcément des barrières psychologiques ou physiques chez certaines filles. « « Sinon, c'est vrai, il y a des problèmes de culture, notamment dans le sud, où la fille, si elle est à la troisième mi-temps, c'est parce que c'est la copine, c'est parce qu'elle est autorisée ». (Christophe SAINTMACARY).

Le deuxième axe de la fédération française de rugby concerne la haute performance, il est important de continuer de développer les contrats fédéraux, ainsi que le développement de l’encadrement sportif, notamment grâce à la formation. La FFR, c’est également 181 arbitres femmes dont 18 au niveau fédéral. La fédération française de rugby souhaite également remodeler le niveau élite du rugby, en effet un besoin de réorganisation des calendriers compétitifs est nécessaire pour une meilleure gestion des intérêts du rugby féminin. Dans le cadre des intérêts, de fortes négociations à propos des retransmissions sportives médiatiques étaient d’actualité ces derniers temps. Le gain de popularité auprès du grand public de ces dernières années obliges les acteurs concernés à se remettre d’actualité et continuer de se développer pour ne pas perdre l’audience des spectateurs investis. Dans ce sens la FFR s’est engagées auprès de plusieurs actions telles que l’instauration d’une *« obligation d’engagement d’une équipe féminine à VII dans la catégorie « Minimes-Cadettes » ou « Junior-sénior » pour tout club ayant une équipe séniore d’hommes. »* « *Le maintien de l’exigence de proportionnalité au sein des instances dirigeants fédérales*. » « La mise en place d’une formation ciblée et spécifique de l’encadrement féminin, en partenariat avec les régions. » « Continuer à donner la possibilité aux jeunes filles d’intégrer le pôle espoir. » La fédération française de natation possède une représentation féminine plus développée que les autres fédérations de taille similaire, avec une moyenne de 53-54% de femmes chaque année. L’attrait pour cette discipline est en constante augmentation. De plus, la fédération de natation est très engagée dans le développement de nouvelles formes de pratiques sportives, ce qui attire de nouveaux adeptes tous les ans. Dans les années 80s, les nageuses s’intéressent au water-polo qui à l’époque n’avait aucune affinité avec la pratique féminine. Il faudra attendre les jeux Olympiques de Sydney en 2000 pour voir l’équipe Australienne remporter la première médaille d’Or de Water-polo féminin.

A l’inverse, concernant la nage synchronisée, les hommes ont eu aussi également manifester pour être capable d’intégrer cette discipline alors jusqu’ici réservée aux femmes. Ils essuyèrent un refus, mais également un véto quasi absolu du président de la FINA, les garçons ne pourront pas participer à des compétitions mondiales et Olympiques.

Aujourd’hui, le plan de féminisation de la Fédération Française de Natation s’articule autour de 4 axes. Le premier vise la promotion de l’accès aux instances dirigeantes des femmes. Une promotion qui se partage via la création de portraits interviews d’expériences des femmes en poste au sein de la FFN. En deuxième axe, la formation des officielles et dirigeantes, tout en instaurant des critères de féminisation des corps officiels. Le troisième axe se concentre sur le développement des pratiques dîtes plus « féminines », à l’instar du water-polo féminin, de la natation santé par exemple. Il faut inclure dans les formations fédérales, des modules spécifiques de sensibilisation à la particularité de la pratique féminine. En quatrième et dernier axe, il est nécessaire de donner plus de dimension féminine à la pratique du haut-niveau, comprendre davantage les spécificités des athlètes féminines, les valorisées.

La pratique mixte est encouragée au sein de la fédération française de natation jusqu’à la catégorie des benjamins. Du moins en water-polo et lors de courses chez les plus jeunes.

Une difficulté d’intégration persiste dans l’encadrement médical, sur les 16 kinés qui interviennent dans les 40 équipes et les 5 disciplines, on dénombre deux kinés féminins et une médecin. Cette difficulté s’exprime par le même problème qu’évoqué précédemment au niveau de l’accès aux postes aux fortes responsabilités, c’est la disponibilité professionnelle, qui se fait souvent au détriment d’une vie familial.

Pour résumé ces quatre axes, nous comprenons l’importance de la réalisation d’un programme spécifique de jeunes dirigeantes, bénévoles, arbitres et juges. Un autre objectif envisager étant la capacité de doubler les fonctions d’entraîneurs en nommant une entraîneuse dans les équipes où il n’y en a pas. Si les résultats s’avèrent être positifs, continuer cette logique dans les fonctions dirigeantes en tant que DTN bis ou double DTN, ce qui permettrait l’apparition d’un double regard et donc de proposer de nouvelles solutions sur des thématiques conflictuelles.

De son côté, la fédération française de basket-ball est historiquement considérée comme un peu féminin, *« Aux hommes qui pratiquaient le basket, on disait : tu fais un sport de gonzesses » (Michel Rat).* Une section féminine à très tôt été créée, en 2002, la fédération française de natation comptait plus de licenciées que de licenciés.

Pour résumer le plan de féminisation opérant au sein de la FFBB, le premier axe se base sur la déclinaison du plan de féminisation à l’échelle des nouvelles régions afin de valoriser les territoires les plus actifs. Dans un deuxième axe, la FFBB cherche à promouvoir l’accès aux postes à hautes responsabilités, notamment à l’aide d’un partenariat signé avec « Fémix’Sport ». L’axe numéro trois, se concentre sur l’arbitrage mais se décline en nombreuses sous-parties. Notamment via le parrainage de nouveaux arbitres ou l’incitation des clubs à proposer aux joueuses étudiantes de venir arbitrer les week-ends. Sans omettre la désignation d’arbitres féminins pour des matchs masculins ou la désignation de binômes mixtes.

Dans un entretien sur les particularités du rugby féminin, Christophe SAINTMACARY s’exprime, « Il ne faut pas dire qu’il y a un rugby féminin et un rugby garçon, c’est un rugby qui est pratiqué par des filles. ».

* 1. Être une femme dans un sport à connotation masculine

Être une femme dans un sport à connotation masculine, c’est accepté de sortir d’un cadre avant d’en intégrer un autre.

On peut se demander en premier lieu, qu’est ce qui amène une jeune femme sportive à choisir un sport où historiquement, la grande majorité des pratiquants sont des hommes. Dans le cadre de ce mémoire, j’ai fait le choix de mener des entretiens auprès de plusieurs professionnels de ce domaine afin de développer et appuyer mon argumentation et mes hypothèses.

A l’aide de la question suivante, « *Dans quelle optique avez-vous rejoint cette discipline historiquement pratiquée par un public majoritairement masculin ? »,* mes interlocutrices cyclistes ont répondu :

Mathilde DUPRE : *« Dans un premier temps c’était uniquement pour prouver que j’en était capable et puis je suis en compétitrice dans l’âme, je me suis rapidement pris au jeu de la compétition et vouloir gagner. C’est ce qui explique peut-être pourquoi j’ai réussi dans la pratique sportive et aussi dans le milieu professionnel, car je n’aime pas perdre. »*

Mathilde SAHUGUET : *« Je me suis inscrite en club car je commençais à gagner des compétitions, du coup je voulais rentrer en club pour obtenir une licence. Quand je suis sur un vélo, j’aime ce que je fais. »*

Alizée COLLAS : *« Ce qui m’a donné envie de m’inscrire, c’est l’objectif de compétition, c’est ce qui m’a motivé à rejoindre un club compétitif, reconnu auprès de l’école de cyclisme où mon père connaissait les éducateurs. »*

Dans ces trois discours, nous retrouvons trois profils compétitifs, des valeurs qui sont associées celles des pratiques d’affrontement telles que le rugby, le football ou encore la boxe. Dans ces fiefs de la virilité, la présence des femmes reste relativement marginale et ce rarifie d’autant plus au plus haut niveau de la pratique.

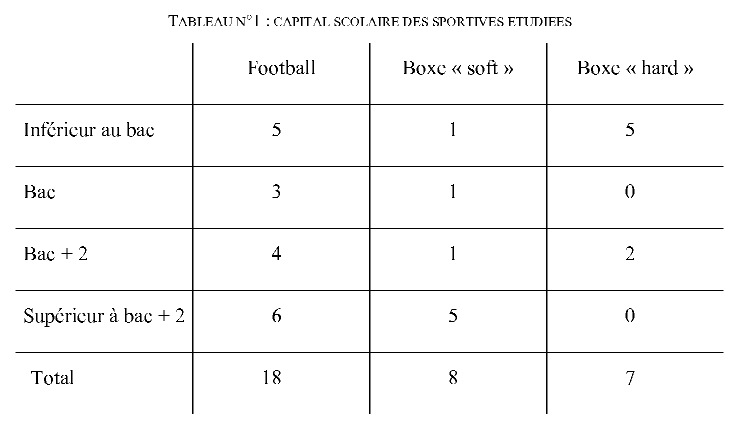
Devenir professionnelle dans une discipline comme le football ou la boxe est une carrière que l’on peut qualifier d’originale pour une sportive de haut-niveau. Il est primordial de comprendre ce qui les a amenées à entrer dans cette pratique et pourquoi ont-elles décidées de poursuivre dans le haut-niveau. *Pour proposer une analyse pertinente, plusieurs paramètres sont nécessaires, comme l’analyse du milieu sociale dans lesquelles s’est sociabilisée la jeune sportive, le contexte familial dans lequel elle à évoluée, ainsi que son processus d’identification sexuée (Leslie MAC CALL, 1992).* Cette sociologue et politologue américaine met en évidence des affinités entre *« ensemble de schèmes de perception, de pensée et d’action propres à une catégorie de sexe, sont au principe de « comportements de genre » (genderisms) (Goffman, 2002) ou, autrement dit, « d’hexis corporelles » spécifiques (Bourdieu, 1980), manières particulières de considérer, de tenir, et d’exercer son corps, socialement interprétées comme « féminine » ou « masculine ».* Bourdieu qualifie les pratiques sportives comme « lieu par excellence de naturalisation des différences sexuées et de reproduction de la domination masculine ».

Les activités sportives d’affrontement physique participent en grande partie à la construction d’une masculinité « virile », lorsque l’on se penche sur l’évolution physique entre les premiers joueurs internationaux et les joueurs actuels, on se rend compte que la dimension physique prend ton son sens. Il n’est pas rare de voir des joueurs se voir refuser leurs postes de prédilection en raison d’un déficit musculaire, s’ils sont bons, ces joueurs se verront proposer une alternative et vont devoir apprendre à performer sur un nouveau poste tandis que d’autres se verront tout simplement exclure.

Ces valeurs d’agressivités et de violence sont particulièrement présentent dans des sports collectifs et sports de combat, ce qui ne facilite pas l’engagement des femmes dans ces pratiques. Il serait plus « facile » d’être médiatisée lorsque l’on correspond aux critères de beauté, au sein d’une pratique plus « féminine », comme dans le basketball ou le handball.

En effet, les boxeuses sont un exemple presque parfait lorsqu’il est question d’une « double contrainte :  maîtriser une gestualité sportive « masculine », tout en démontrant leur appartenance à la catégorie « femme », pour échapper aux processus de stigmatisation (Laberge, 1994). » Deux conditions nous permettent d’étudier ce processus. La première est l’analyse de la socialisation primaire chez les filles ou femmes, dans l’optique de comprendre leurs « appétence pour des activités qui ne leur étaient pas socialement destinées » La seconde, concerne l’accès à une carrière (au sens de Becker (1985), *« Ensuite, l’accès à une carrière (au sens de Becker, 1985) de footballeuse ou de boxeuse de haut-niveau : maîtriser une gestualité sportive « masculine », tout en démontrant leur appartenance à la catégorie « femme », pour échapper aux processus de stigmatisation (Laberge, 1994).On ne peut pas étudier le processus de constitution et de modification des dispositions sexuées des sportives sans prendre en compte les caractéristiques du contexte, au sens large, des politiques institutionnelles, historiquement constituées, aux relations entretenues au quotidien entre les hommes et les femmes, aussi bien à l’entraînement que dans les moments de sociabilité, formelle ou informelle ».*

Une enquête menée entre 1995 et 2000, composée de 50 entretiens biographiques de sportives issues de deux clubs de football de Nationale 1 et de quatre clubs de boxes poings-pieds. Les sportives sont alors toutes amateures, sont âgées entre 18 et 35 ans. La grande majorité d’entre elles sont originaires de classes populaires. Pour trouver des similitudes dans les profils, seront étudiés, les parcours scolaires, la situation affective et familiale.



Une image contenant table

Description générée automatiquement

Deux profils types sortent du lot, particulièrement intéressant et principalement se trouvant en boxe poings-pieds, les boxeuses « soft » qui ont tendance à être en situation d’ascension sociale, et les boxeuses « hard » davantage en situation de reproduction voir de déclassement. La situation affective dévoile une plus forte tendance chez les boxeuses à être en couple avec un homme pratiquant la même activité que chez les footballeuses.

Durant leur adolescence, la majorité des filles semblent avoir côtoyer un groupe de pairs davantage masculin, ce qui semble confirmer l’hypothèse du rôle central de la socialisation par les pairs. Cette socialisation par les pairs s’accompagne, comme nous l’avons observé plutôt dans nos entretiens avec nos trois cyclistes, d’un développement de l’intérêt porté sur la compétitivité, souvent soutenu et encouragé par les pères ou les frères.

Le choix de la pratique sportive de l’enfant semble être influencé par la pratique sportive du père, qui inconsciemment ou non transmet son appétence pour la mentalité et les valeurs prônées par sa discipline. C’est très courant de voir des parents avec de jeunes enfants sur les bords de terrain de football et rugby, ce sont des sports qui rassemblent les familles. A force de se sociabiliser sur ces terrains, les enfants intériorisent les caractéristiques techniques de l’activité. A l’inverse, certains parents préfèrent multiplier les essais dans différentes pratiques sportives afin de trouver celle qui correspond le mieux à l’enfant, dans une optique souvent compétitive. La pratique sportive permet aux filles de rapidement créer une relation de complicité particulière avec le parent qui l’encadre et le soutien dans ce domaine. En créant une relation privilégiée entre un père et sa fille, cette socialisation s’accompagne fréquemment d’une double socialisation auprès d’un groupe de pairs masculins, car pratiquants de la même discipline. Ce qui les intègrent par la même occasion aux jeux de groupe et donc développant se côté relationnel. La limite commence à apparaître au moment où elles refusent généralement de faire partie d’un groupe de filles souvent caricaturé comme ennuyeux et rempli de « chochottes » ou « princesses ».

*« Je n’ai eu que des amis garçons, j’étais un vrai garçon manqué. Je ne me suis jamais entendu avec les filles, elles sont “gnangnan”, elles ne veulent rien faire. Je ne les supportais pas, je me revoie dire “les filles, elles sont nunuches” » (Claire, boxeuse)*

Cette socialisation sportive et la sociabilisation au sein du groupe des pairs masculins développement des dispositions sexuées que l’on peut définir comme inversées ou masculins. L’adhésion des filles au groupe des garçons est facilitée par ses compétences sportives. Ce comportement atypique pour une jeune fille, amène la question du « garçon manqué ». Cette socialisation inversée peut s’expliquer par des configurations familiales particulières. (Nous reviendrons un petit peu plus tard sur le terme de « garçon manqué », dans notre analyse)

La socialisation familiale des sportives se définie selon la première caractéristique suivante, le modèle relativement traditionnel de la répartition sexuée des tâches (comme les mères et les tâches domestiques) auquel les jeunes filles s’opposent plus ou moins.

Il existe deux types de configurations familiales pouvant favoriser une socialisation sexuée inversée. Dans un premier temps, « le modèle du garçon manquant », concernant des travaux sur les femmes investies dans des métiers à connotation masculines. C’est une situation davantage observée dans des foyers comportant des fratries exclusivement féminines, elle se confirme d’autant plus lorsque le père est lui-même pratiquant ou supporter d’une sport masculin. L’une des filles, souvent la cadette, va s’investir dans un sport masculin pour en quelque sorte soulager les attentes du père, ce qui comme nous l’avons évoqué précédemment va permettre de développer une relation privilégiée Père-Fille.

Le second type de configurations familiales est la sociabilisation des sœurs par les frères. D’autant plus vérifiable dans les familles nombreuses où les plus grands prennent bien souvent les plus petits sous leurs ailes et s’occupent d’eux. Dans ces cas, les filles suivent leurs frères, se sociabilise avec leurs amis, intègres leurs normes et valeurs. C’est avec ces groupes qu’elles débuteront les activités dites « masculines » comme les premières bagarres, les premières sorties en bande. *« L’apprentissage de la pratique par imprégnation ne résulte pas d’un choix conscient des frères mais d’un processus d’apprentissage diffus et parfois masqué (dans un premier temps, les filles se cachent derrière les vestiaires pour jouer au football ou essayent les gants quand leurs frères ne les voient pas) »* (Christine MENNESSON, 2000)

Nous distinguons trois degrés d’adhésion au modèle du « garçon manqué », le premier modèle comporte une adhésion totale et revendiquée, sur les cinquante sportives interviewés 14 footballeuses et 8 boxeuses ont consciemment acquiescer le « j’étais un garçon manqué ». Le deuxième modèle lui est une adhésion plus partielle et nuancée, « j’étais un garçon manqué à une époque, dans certaines situations ». Le troisième et dernier modèle est celui où l’adhésion est partielle ou réfutée, « je n’étais pas un garçon manqué mais…), les modèles deux et trois sont bien plus minoritaires que le premier modèle. Il ne faut pas négliger la relation entre les degrés d’identification et le degré de convergence des modes de socialisation sexuée, ce qui est modifiable en fonction de la sociabilisation sportive.

Lorsque les sportives bénéficient d’un contrôle précoce et constant de l’identité sexuée au sein du foyer familial, le modèle « garçon manqué » est moins marqué. Dans ces circonstances la socialisation familiale s’oppose en partie à celles des pairs masculins. En effet, les joueuses différencient leurs manières de se comporter en fonctions des contextes, elles adaptent leurs comportant en fonction d’où elles se trouvent, à l’école, sur un terrain de foot, à la maison. Nous pouvons observer une nette différence des comportements lorsque les filles sont à l’école, où elles ne jouent pas au football, elles se comportent davantage « comme des filles » alors que suis un terrain elles ressemblent à de véritables garçons manqués.

Les jeunes footballeuses sont en générale socialisées le plus tôt dans le monde du football, adhèrent plus facilement au modèle du « garçon manqué » que les boxeuses. Ce phénomène s’explique par le fait qu’elles pratiquent davantage avec les groupes de pairs masculins, que ce soit à l’école, lors des temps libres après les cours, dans le jardin de la maison avec les frères… la socialisation sportive du football permet également aux jeunes joueuses de pratiquer l’activité dans une équipe de garçons jusqu’à 13 ans. Mixité qui disparaît une fois arriver dans l’adolescence. Ainsi, les footballeuses se doivent de maîtriser la culture footballistique, avec les compétences techniques propre à cette discipline, mais également dans le comportement sur et hors du terrain. L’apprentissage passant en grande partie par la répétitivité des gestes techniques issus de la culture footballistique, cycliste et des grands noms de la discipline, les modèles qui pour la presque totalité étaient encore des hommes il y a encore quelques années. *« La répétition précoce de gestes techniques symboliquement « masculins » et l’apprentissage de l’engagement corporel impliqué par le jeu marquent durablement les corps et l’hexis corporelle de ces sportives. »*

Comme évoquée précédemment dans le monde du cyclisme, le football féminin et sa socialisation sexuée restent influençables par l’origine géographique et le contexte locale d’une région, d’une commune. La première pratique en club dépend de la proximité géographique du club, bien souvent celui du village, où l’équipe de l’école et du club de forme qu’un.

En contre-exemple, les boxeuses s’inscrivent plus tardivement dans l’activité, pas avant 12 ans à 15 ans, voir 20 ans. Leurs parcours sportifs sont plus diversifiés, composés de plusieurs pratiques type gymnastique et danse. Pratiques qui apportent un savoir-faire, un savoir-être bien différent des standards de la boxe poings-pied. Cette diversité permet une polyvalence sportive et « sexuée » supérieur à celle des footballeuses. « Ce caractère fort ou faible des dispositions sexuées va déterminer largement les possibilités de les modifier. » (Christine MENNESSON, 2000). Lorsqu’une sportive accède à une carrière, il est nécessaire d’engager ce processus de modification des dispositions durant l’enfance et l’adolescence. Cette troisième partie présente la plasticité de l’habitus, donc de la possibilité de modifier les « schèmes incorporés » (Lahire, 1998, 2002).

Les footballeuses auront plus tendance à consolider les dispositions sexuées inversées, en effet, le perfectionnement physique et technique développent l’association à la masculinité de l’hexis corporelle au sens de Bourdieu, 1979, p. 552 : *« Dimension fondamentale du sens de l’orientation sociale, l’hexis corporelle est une manière pratique d’éprouver et d’exprimer le sens que l’on a, comme on dit, de sa propre valeur sociale et la place que l’on s’y attribue ne se déclare jamais aussi bien qu’à travers l’espace et le temps que l’on se sent en droit de prendre aux autres, et plus précisément la place que l’on occupe avec son corps dans l’espace physique, par un maintien et des gestes assurés ou réservés, amples ou étriqués […] et avec sa parole dans le temps, par la part du temps d’interaction que l’on s’approprie et par la manière, assurée ou agressive, désinvolte ou inconsciente, de se l’approprier ».* Néanmoins, en boxe, une présence permanente d’hommes incite inconsciemment les boxeuses à imiter leurs pairs, dans l’apparence corporelles et dans les normes sexuées. Ainsi, il apparaît plus « contraignant » à une boxeuse de modifier ses dispositions sexuées comparé à une footballeuse.

Depuis son apparition, le football féminin s’est vu contraint d’exister sous l’ombre médiatique du football masculin. En effet, dès 1919 des démarches pour officialiser le football féminin sont entreprises, cependant la Fédération Française de Football (FFF) refusera l’intégration du football féminin, c’est en 1970 qu’officiellement le football féminin rejoint la FFC.

Cependant, c’est entrée reste à nuancer, en 1970 ressortent d’anciennes réticences, les mêmes qu’entre 1920 et 1930. Le football féminin serait responsable d’enlaidir les « garçonnes », de les rendre plus virile. Tellement d’exemple, mêmes farfelues, à l’instar du monde de la course à pied où le vagin des coureuses pourrait tomber en raison des secousses répétées. Rappelons que durant l’entre-deux guerres, la pratique du foot était formellement interdite aux femmes enceintes.

C’est en 2011, lors de la coupe du monde en Allemagne, sport qui dans ce pays est un sport phare et compte plus de 56 000 spectateurs en moyenne lors des matchs de la coupe du monde. Une première pour les françaises qui découvrent d’importants moyens médiatiques investis pour la promotion de cette coupe du monde féminine, ce qui permettra de mettre en valeur la pratique à l 'échelle internationale mais aussi les joueuses, à l’instar (nuancé) des compétitions masculines. Dans la poursuite de cette ascension médiatique, les joueuses françaises se sont qualifiées pour les Jeux Olympiques de Londres en 2012. Un processus de « starification » peut ainsi être réalisé, pouvant inspirer les plus jeunes, spectateurs de cet engouement général.

Les premières équipes professionnelles féminines sont le Paris Saint-Germain, Montpellier, rejoint par l’Olympique Lyonnais. Les clubs font face à des conflits juridiques concernant l’amateurisme du championnat féminin, en effet, peu de clubs peuvent prendre en charge davantage que les frais de déplacement et les primes de matches.

Dans l’optique de développer la pratique féminine et le championnat, le contrat fédéral à été étendu au football féminin, ce qui permet désormais d’effectuer des transferts, des primes mais surtout le recrutement de joueuses étrangères. En 2011, l’équipe féminine de l’Olympique Lyonnais remporte la coupe d’Europe, ce qui permet de médiatiser la pratique en vu de la coupe du monde en Allemagne se déroulant dans 3 mois.

Les bons résultats sont un atout majeur dans la promotion de la pratique, ils permettent de donner de la visibilité et de la crédibilité aux joueuses.

*Gaëtane THINEY : « des partenariats sont également noués avec l’Union nationale du sport scolaire pour que le football féminin progresse à l’école. Être associé à la création d’une section sport-études est une solution idéale pour un club, même si c’est plus compliqué en région parisienne en raison du faible nombre d’internats. Mais c’est une formule qui a l’avantage d’offrir une formation proche du domicile familial. »*

Le football féminin c’est 40 années de retard sur le football masculin, que ce soit dans les structures, dans la capacité d’accueil ou dans la qualité des entraînements. Ce retard tend à s’amoindrir au vu de l’évolution du football féminin durant ces 10 dernières années, les joueuses ont naturellement bénéficié d’un entraînement et d’une formation française qui a montrée de nombreuses fois ses qualités à l’échelle internationales.

Aujourd’hui, l’offre sportive en matière en football féminin est bien plus diversifiée qu’il y a encore quelques années, où peu de clubs avaient la capacité de proposer une section féminine dû à l’intégration tardive du football féminin dans le système fédéral.

Lorsque les femmes ont rejoint le haut-niveau, elles semblaient « masculines », elles ont été victimes de nombreuses moqueries, moquées sur les éléments de leur apparence. Ce qui doit être plus ou moins accentuer dans certaines disciplines. Comme exemple nous pouvons citer le maquillage, qui alimentait bien des débats sur ces joueuses.

De nos jours, ces moqueries sont moins courantes, mais persistent toujours dans certains milieux, les filles sont plus libres d’afficher leur féminité, le contexte de l’époque en est un acteur majeur, l’éducation permet de faire évoluer les mentalités. L’importance de l’image en est le parfait exemple, d’une part la personnalité de la joueuse peut lui permettre de sortir du lot, d’autre part son apparence physique peut affecter positivement ou négativement et contrebalancer l’opinion moyen. Une des raisons principales pour lesquelles les spectateurs apprécient regarder des matches de football féminin c’est pour son aspect respectueux, davantage porté sur le fair-play et beaucoup moins dans la simulation. « *Gaëtane THINEY : « Mais peut-être que là aussi nous avons quarante ans de retard. Rien ne dit que ce ne sera pas le cas dans quelques années… on peut faire la même réflexion concernant l’argent dans le football. »*

L’aspect économique du sport met en évidence les disparités de traitement entre les joueurs et les joueuses, dans les salaires, dans les primes. Rien ne garantit qu’avec les mêmes moyens financiers que les hommes, les footballeuses ne tomberaient pas dans les mêmes dérives que leurs homologues. Ce phénomène sera éventuellement observable plus tard, en revanche actuellement les situations sont bien trop éloignées pour être comparées.

Dans les faits, aucunes différences ne doivent être faites selon le sexe des élèves, c’est le niveau de pratique de la discipline général de la classe qui va influencer l’enseignement dispensé. Les premières expériences de pratique sportive en club des garçons comment souvent 1 ans ou deux avant l’accès des filles.

Ce début tardif comparé aux garçons provoque chez beaucoup de fille un sentiment d’infériorité une fois qu’elles accèdent à la pratique, ce qui s’explique par une année d’entraînement supplémentaire pour les garçons. D’autant plus lors des matches de football au sein des établissements scolaires où la concurrence est déjà rude entre une majorité de garçons. Une intervention de sensibilisation concernant la pratique professionnelle pourrait-être une méthode pour permettre aux filles de s’émancipé davantage au sein des activités pratiqués dans l’enceinte de l’établissement scolaire.

*Laurence PRUDHOMME-PONCET* ***« […]*** *j’ai organisé par exemple un match 100 % féminin où les élèves affrontaient les professeures, de différentes disciplines. Comme c’était le premier match du collège entre adultes et élèves, cela en a fait une attraction. Le regard de certains garçons a évolué aussi après être allés voir un match de l’OL féminin. » (Le football féminin, une pratique en développement dans Informations sociales, 2015/1 n° 187, p. 119 à 126).*

Pour accroître la participation féminine, le développement du haut niveau et la capacité d’accueil sont deux éléments phares des plans de féminisations actuelles au sein des fédérations sportives.

Ce n’est plus pour découvrir la pratique que les jeunes filles s’inscrivent dans des clubs, c’est pour l’aspect compétitif de la pratique. Les parents inscrivent également leurs enfants dans des clubs afin de pouvoir les voir évoluer, prendre du niveau, bien souvent lorsqu’un enfant se démarque par des qualités techniques supérieurs à ses camarades, le garçon va être inciter à changer de club, pour un autre plus compétitif, voir un centre de formation.

*Gaëtane THINEY : « Regrettable que le moindre match de U9 prenne des allures de Coupe du monde… »*

Ce climat ultra-compétitif est en grande partie lié à la pression des parents et des entraîneurs concernant les résultats. Certains enfants, garçons ou filles ne rêvent pas de devenir professionnels, peut-être qu’ils souhaitent simplement s’amuser avec leurs amis, cette pression risque de mettre en péril leur activité sportive de cœur. Tout l’enjeux de la fédération française de football est de proposer une offre sportive multiple, au moins composée d’une licence Loisir et d’une licence Compétition. En parallèle, des projets qui mettent l’accent sur la formation des éducateurs se concrétisent. Dans cette formation des éducateurs nous retrouvons des éducatrices, qui depuis 2012, à la suite du plan de féminisation de la FFF, l’accès des femmes est favorisé au sein des formations.

L’analyse du plan de féminisation de la FFF nous révèle trois dimensions du projet, la première est une dimension Associative, la deuxième concerne le développement de la pratique compétitive, enfin, la troisième concerne la dimension éducative. Observons quelques données, en 2010, la FFC c’était environ 90 000 licenciés, en 2020 c’est plus de 200 000 licenciés, cette progression se poursuit notamment auprès des instances dirigeantes et de l’encadrement. Que ce soit sur la thématique du football féminin ou masculin. Une évolution de +18% entre 2020-2024 comparée à 2016-2020, de femmes en fonction de direction. L’arbitrage connait de son côté une évolution de + 21% par rapport à 2011-2012. Les éducatrices sont 111,72% de plus par rapport à 2011-2012. Sur le total de la masse salariale de la FFF, 45% sont des femmes salariées. Le pôle espoirs forme 180 joueuses par an. L’un des objectifs déclaré de la FFF commun à de nombreuses autres fédérations, concerne la fidélisation des pratiquantes. Pour ce faire, comme dans le cyclisme et le rugby, il est nécessaire de réaliser un travail sur la qualité d’accueil des clubs, ce qui permettra de motiver de nouvelles licenciées à prendre une licence auprès de la fédération.

Pour réaliser ces objectifs, plusieurs points de vigilance et différentes stratégies sont élaborées. Dans un premier temps, il est nécessaire soutenir et valoriser les projets d’intégration du football féminin dans les clubs. Apporter un soutien à la structuration et au développement du club. Vérifier l’adhésion du club à la politique fédérale. Une fois de plus, développer les compétences de l’encadrement. *Gaëtane THINEY « Nous devons éviter qu’une jeune de 20 ans à qui on propose un contrat de 1 500 euros par mois arrête ses études du jour au lendemain. Si elle se blesse, elle n’aura plus rien. Les clubs doivent les accompagner pour qu’elles se forment, s’éduquent en tant que personnes et pas seulement comme joueuses. »*

Pour développer son image et sa notoriété auprès du public féminin, le football féminin doit être capable de performer lors des grands événements nationaux et internationaux de la discipline. En plus de l’aspect compétitif, le travail social apporte énormément de nouveaux éléments. De nombreuses pratiquantes issues de milieux plus ou moins défavorisés sont allées se renseigner d’elles-mêmes auprès de forum des associations ou sur les nouveaux moyens de communication. Des événements tels que les fêtes des clubs, la semaine du football féminin, permettent de créer une atmosphère propice à l’intégration des femmes dans cette pratique historiquement connotée masculine.

Le cas du football féminin français se porte plutôt bien lorsqu’on le compare à d’autres nations. Au travers des travaux réalisés par Marie-Stéphanie ABOUNA et Pascal BOURGEOIS, publiés en 2021. Nous tenterons d’analyser l’impact du contexte national sur la pratique d’une discipline internationale.

En effet, le football féminin n’est pas égalitaire dans tous les pays, il n’évolue pas de la même façon. Quatre angles ont été imaginés pour analyser la logique de transformation de l’activité, la représentation médiatique, le développement des différents pays, les enjeux économiques, la perspective globalisante.

*« Le sport mondial est ainsi perçu comme un moyen d’intégration ou de rapprochement des communautés. Paradoxalement, des liens très forts se maintiennent entre le sport et les cultures nationales lors des événements mondiaux ». (MAGUIRE, 1999.)*

Lors de la Coupe du monde de 2019, certains pays ne disposaient pas de championnats nationaux pour les footballeuses, comme le Cameroun et la Tunisie par exemple. Il faudra d’autant plus prêter attention aux configurations locales et nationale.

Une image contenant texte, reçu, périphérique

Description générée automatiquementFigure 1 : Représentation de la pratique féminine selon les pays participants aux coupes du monde

Dans ce tableau récapitulatif des données de la FIFA et des fédérations nationales, nous retrouvons quatre catégories de pays,

Les pays avec une pratique établie où le pourcentage de footballeuses connu est supérieur à 10% dans une première catégorie. Ensuite nous retrouvons dans une deuxième catégorie, les pays en développement où ma moyenne du pourcentage des footballeuses est inférieure à 10%. Dans une troisième catégorie nous retrouvons les pays où le pourcentage est inférieur à 5%. Enfin, la quatrième catégorie regroupe les pays où le pourcentage est inconnu.

Ce tableau se lit de la manière suivante, avec l’exemple de la France à cette époque : Se trouvant dans la catégorie des pays en développement où le pourcentage de pratiquante est inférieur à 10%, la pratique féminine représente 165 000 licences soit 7.6% des 2 160 000 licences totales comptabilisées au sein de la FFF.

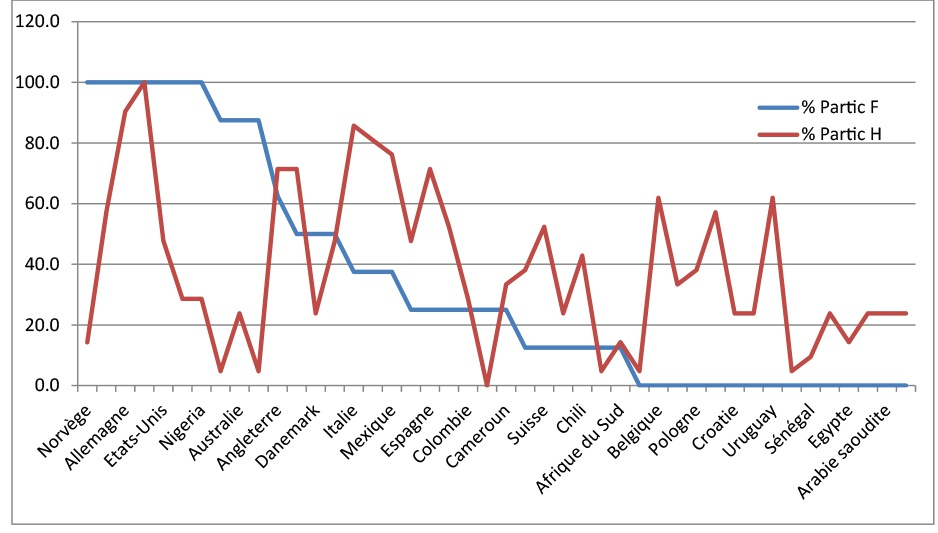
Ce tableau met en évidence une domination masculine mondiale de la pratique footballistique. Toutefois, il met en lumière que la pratique féminine du football dans des pays où cette pratique ne constitue pas un sport traditionnel comme au Canada, aux Etats-Unis, se trouve être davantage développées que dans les pays Européens où traditionnellement ce sont les hommes qui pratiquaient cette discipline. Cela confirme donc l’hypothèse de l’impact des traditions nationales quant aux disparités entre les pays. *« Ainsi, les grands bastions du football apparaissent comme des repoussoirs de la pratique par les femmes. »*

Cette différence au sein d’une même pratique peut également être analysée de façon à se questionner du point de vue de la performance. Cela relance le débat quant aux possibilités d’émergence ou de visibilité de la performance.

Rapport entre pratiques féminine et masculine du point de vue de la performance

L’analyse de la performance se réalise à travers deux indicateurs, le nombre de participations aux compétitions et le classement mondial des équipes nationales. Dans les schémas ci-dessous, nous analyserons les données des années 2018 pour les hommes et 2019 pour les femmes.

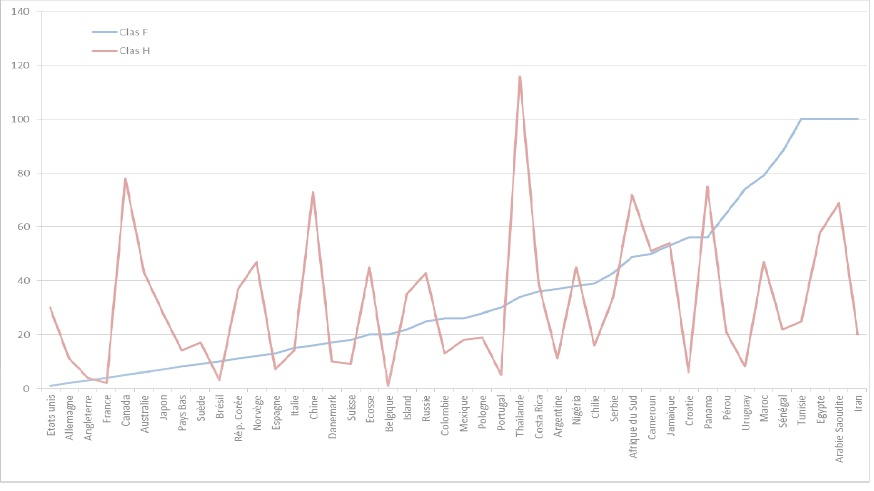
Figure 2 : Tableau représentatif du taux de participation des pays aux coupes du monde.



La participation maximum aux coupes du monde respectives, s’exprime ci-dessus en pourcentage selon les pays. La lecture de se graphique se lit de la manière suivante : Sur les 21 coupes du monde homme, le joueurs Danois ont participé à 75% des événements, tandis que sur les 8 coupes du monde femme, les joueuses Danoises ne comptabilise que 50% de participation.

En dessous, un second schéma qui complète cette première représentation de la participation féminine, avec un classement des différentes nations.

Figure 3 : Classements des différentes nations au cours de l’année du mondial 2018 (H) et 2019 (F)



Dans la continuité de nos recherches, nous allons présenter « l’Indice de la différence de classement entre les hommes et les femmes » (IDCHF). Cet indice permet directement de mettre en relation à la fois la performance et la différence de genre, il se mathématise sous la forme (IDCHF = Classement des femmes – Classement des hommes). Lorsque l’IDCHF est élevé et positif plus cela signifie que le niveau des hommes est élevé et supérieur à celui des femmes, et inversement, plus l’IDCHF est négatif meilleures seront les performances et le classement des femmes.

Figure 4 : Tableau représentatif de la différence hommes-femmes selon l’IDCHF.

Une image contenant texte

Description générée automatiquement

Une image contenant table

Description générée automatiquementFigure 5 : Indices calculés des différentes nations

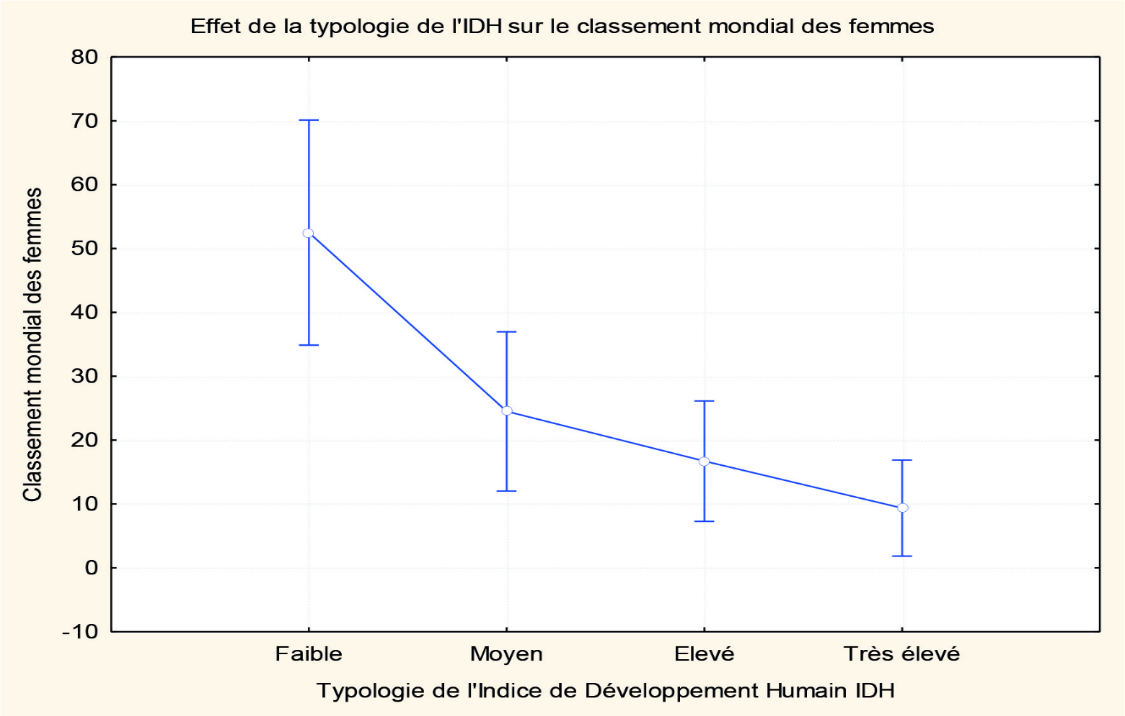
Ce tableau dénombre trois catégories, la première se composent des pays où le classement des femmes est supérieur à celui des hommes, la seconde catégorie comprend les pays où le classement des femmes et des hommes sont plus ou moins égaux, la troisième quant à elle présente les pays où le classement des femmes est bien inférieur à celui des hommes.

Des pays tels que l’Iran démontre l’opposition de certain quant à la pratique féminine, avec un indice de (+80) en faveur des hommes, on comprend rapidement que d’énormes inégalités séparent les nations concernant le développement de la pratique féminine. A l’inverse, d’autres surprises comme l’indice (-57) de la Chine démontre une volonté de développement de celle-ci.

2.2. Influences de l’IDH sur le classement des footballeuses

Plus l’indice de développement humain (IDH) est élevé, plus le classement des femmes l’est également.

Figure 6 : Effet de la typologie de l’IDH sur le classement mondial des femmes.

*Définition de L’IDH : « L’IDH est un indice statistique composite visant à évaluer le taux de développement humain des pays du monde. L'IDH se fondait initialement sur trois critères : le PIB par habitant, l'espérance de vie à la naissance et le niveau d'éducation des enfants de 17 ans et plus. »*

Dans ce cas, un IDH élevé plus il est représentatif de la place des femmes dans la société. Un IDH faible est un indice de renforcement des inégalités entre les hommes et les femmes. La féminisation du football s’illustre par une hausse constante du nombre de licenciées. Certes la pratique masculine reste majoritaire dans la quasi-totalité des pays ayant participés à la coupe du monde au moins une fois, toutefois la pratique féminine rattrape son retard avec beaucoup d’enthousiasme, avec l’exemple de la Thaïlande où la pratique féminine est particulièrement développée.

Dans un contexte de mondialisation de la pratique féminine, la médiatisation est un élément clé de la visibilité des disciplines, certaines disciplines restent davantage médiatisées que d’autres, à l’instar du football féminin, sport phare français bien plus médiatisé que n’importe quel type de boxes où même la pratique des hommes reste sous représentée. Plus un sport est médiatisé, plus les critiques à son encontre sont nombreuses, et plus il semble pour les footballeuses difficiles d’être indifférentes à celles-ci. Les boxeuses elles, sont perçue et présentées d’une manière plus stéréotypée, parfois même érotisée dans les revues spécialisées.

Cette façon de rebaisser la pratique féminine rappel que malgré toutes les stratégies et tous les processus encours, celle-ci reste un enjeu mineur au sein des fédérations sportives. Toutefois, la féminisation des licenciés apparaît désormais comme une stratégie de renouvellement du public cible.

Moins nombreuses, les boxeuses évoluent davantage que les footballeuses sous le regard et le contrôle permanent des hommes. Ainsi, les boxeuses professionnelles, plus adeptes des interactions avec les hommes, elles réussissent à un processus de définition de soi plus efficace que les footballeuses qui elles pratiquent plus en situation d’homosociabilité. Point commun entre les pratiquantes des deux disciplines, la position similaire à l’égard des normes sexuelles. Les footballeuses sont davantage victimes de critiques par rapport aux normes hétérosexuelles, tandis que chez les boxeuses nous avons plus tendance à observer des cas d’homogamie.

Une fois la limite d’âge autorisée pour le jeu en mixité, soit 13 ans, pour continuer à pratiquer, la nécessité de rejoindre un club avec une équipe féminine devient une obligation dans la continuité de la carrière. Les filles sont souvent déçues de retourner pratiquer avec une équipe exclusivement constituée de membres féminins, elles ont conscientisé les paroles dénigrants la pratique féminine. Si l’opportunité de rejoindre une équipe relativement connue ne se présente pas, il y a de grandes chances que la jeune fille décide de ne pas poursuivre une fois cette limite d’âge atteinte.

Une fois l’équipe féminine intégrée, les jeunes joueuses doivent faire face à un encadrement rude et au caractère masculin. Où les remarques sexistes et misogynes risquent de marquer leurs jeunes esprits sportifs.*« Le gros problème que l’on a avec les filles, c’est leur dégaine, elles se trimbalent comme des garçons. Regardez-les marcher ! De dos, on dirait des mecs, quand ce n’est pas de face pour certaines... » (Roger, responsable d’une équipe féminine de la région parisienne)*. Cela rappelle un processus de stigmatisation, qui peut constituer un renforcement des dispositions sexuées masculines constituées durant l’enfance. Par chance, toutes les sportives ne se construisent pas sur le même modèle, étant donné leurs différentes expériences de sociabilité. C’est l’âge d’entrée dans l’activité qui semble avoir le plus d’impact sur le positionnement des sportives quant aux pratiques et stratégies destinées à promouvoir la visibilité du genre au sein de la pratique. Dans cette optique de développement médiatiques, plusieurs fédérations sportives décident de mettre en place des groupes d’ambassadrices. Ces ambassadrices font partie de la vitrine de la fédération, elles permettent une fois de plus d’informer et de communiquer sur les axes de développement des fédérations.

En résumer, il ne faut pas négliger les difficultés rencontrées par les joueuses à se conformer aux normes sexuées lors de situations stressantes telles que lors d’événements sportifs ou médiatiques.

Lorsque l’on intègre un club de boxe, chaque membre du groupe d’entraînement dispose du même programme et des mêmes contraintes. Souvent sous-estimées, les boxeuses sont dans un premier temps juger en fonction de leurs compétences physiques et mentales, il elle est d’autant plus important pour elles de montrer qu’elles sont capables de suivre l’entièrement dans son intégralité. Dans cette optique de recrutement des profils avec du potentiel, certains clubs décident de mettre en place un système de période d’essai.

Les boxeuses sont bien conscientes qu’elles vont devoir supporter le caractère incongru de leur pratique, subit les moqueries et phrases misogynes telles que « Ici, ce n’est pas de la danse ». Néanmoins, ce sont davantage ces femmes plus « féminine » qui attirent les compliments de hommes quant à leur apparence, souvent en dénigrant les femmes type garçon manqué. Les boxeurs auront plus tendance à se lier d’amitié avec une boxeuse jugée « masculine », pourtant c’est avec les boxeuses plus féminines qu’ils s’engagent en couple.

(Christine MENNESSON, 2000b) décrit deux types d’itinéraires menant à une pratique de haut niveau. Le premier itinéraire est représenté par les boxeuses dites « hard », boxeuse ayant été relativement précoce dans l’intégration de la pratique sportive, aux alentours de 12 et 15 ans pour la majorité. Ces sportives connaissent un investissement plus rapide dans les modalités compétitives relativement dures avec notamment la possibilité des finitions KO et TKO. Dans la continuité de leurs dispositions sexuées inversées comme nous l’avons évoqué précédemment, ces boxeuses « hard » construisent un rapport technique et éthique davantage masculin que les joueuses « soft ». Le second itinéraire est ainsi, celui les boxeuses « soft ». Ces boxeuses comment plus tardivement la pratique boxe, elles possèdent bien souvent d’autres expériences sportives, elles sont presque exclusivement destinées à la boxe française et participent à des compétitions en assaut, qui est une forme de combat sans KO possibles. Ce qui assure une meilleure intégrité physique lors des rencontres sportives.

Il est plus difficile pour les boxeuses « hard » de démontrer leur appartenance à la catégorie femme, tandis que pour les boxeuses « soft », le plus difficile reste l’apprentissage des techniques pugilistes. Ces rapports différenciés à la pratique de l’activité « boxe », s’expliquent encore davantage lorsque l’on observe les parcours scolaires et sociaux des boxeuses. En effet, les boxeuses « hard » sont en grande majorité moins diplômées que les boxeuses « soft », elles sont ainsi plus susceptibles de faire partie d’une reproduction ou d’un déclassement social plutôt que connaitre un phénomène d’ascension sociale. A l’inverse, les boxeuses « soft », plus diplômées, se trouvent en situation d’ascension sociale et favorisent « l’euphémisation » de l’activité. Ces choix de parcours, permettent aux boxeuses de faire des choix quant à l’intégration de tel ou tel club en fonction de la méthode et l’éthique de l’entraînement.

A l’instar des boxeuses « hard » et « soft », nous distinguons deux profils de club de boxe, en effet le premier type de club appartient au mouvement sportif associatif et propose exclusivement de la boxe française. Les coachs sont pour la plupart d’anciens sportifs amateurs, ils accordent beaucoup d’importance aux respects des enseignements pédagogiques et à la préservation de l’intégrité physique des membres du club. Le second type de club lui est plus axés sur un contexte sportif privé, on y enseigne les différents types de boxes et l’on valorise l’efficacité combative. Il est important de maintenir l’intégralité physique des combattants, cependant les objectifs et contraintes liés au combat augmentent le seuil de violence des coups, ce qui amène à une augmentation des risques physiques.

Deux philosophies, la première, diffusées dans les clubs « Soft », l’objectif premier est la prise de confiance, les entraîneurs adaptent l’échange au niveau des pratiquants, on ne porte pas des coups trop appuyés. La deuxième mentalité, plus largement communes aux club « Hard », même si un contrôle des débordements est en place, dans ces clubs, on suppose qu’il faut prendre les coups pour apprendre, les débutants ou les filles, doivent en quelque sorte assumer les conséquences de leur choix.

Le processus d’apprentissage technique des habitus pugiliste est particulièrement long et difficile pour les boxeuses « soft », leurs dispositions sexuées les freinent dans le développement de modalités plus masculines. Cette position se confirme au travers des trajectoires sociales ascendantes, les boxeuses « soft » adoptent un rapport à la pratique relativement classique chez les catégories sociales les plus favorisées.

En général, les boxeuses « soft » découvrent la pratique vers 20 ans, ce qui les intéressent dans cette discipline ce sont notamment les caractéristiques techniques et esthétique, les mouvements des jambes sont souvent associés à la danse ou la gymnastique. En revanche, l’usage des poings est effrayant, en effet ces boxeuses sont plus sensibles aux coups, un gros travail d’apprentissage d’acceptation des coups et nécessaire pour évoluer dans la pratique. *« Au début, je ne voulais pas donner de coups de poings, je trouvais ça moche... À la limite, je n’arrivais pas à faire les coups de poings et je me disais, c’est normal, c’est parce que tu es une fille. C’est vraiment un cap qu’il a fallu franchir » (Patricia, boxeuse)*

*« C’est vraiment un long travail pour accepter les coups, ce n’est pas on accepte en serrant les dents. Les gens qui ne connaissent pas, ils me disent : “Mais pourquoi prendre des coups ?”. Ce n’est pas du tout ça, c’est un travail technique très très difficile » (Monique, boxeuse). »*

Une fois cette confiance développée, les sportives s’engagent dans des compétitions de boxe française en assaut. Une autre étape se dessine alors, être capable de combattre en public et sur un ring. La première confrontation est une étape marquante dans la carrière d’un et d’une boxeuse. Cet accès au haut niveau des boxeuses « soft » est habituellement plus long et plus aléatoire que pour les carrières des boxeuses « hard », en effet les boxeuses « Soft » restent plus réticentes à l’entrée en compétition. Bien souvent le combat est assimilé au « masculin », ce qui peut décourager une boxeuse à rejoindre cette modalité compétitive.

*« Je trouve que c’est quand même autre chose d’arriver à réaliser des coups de pieds figure que de se rentrer dedans. Je tiens à montrer quelque chose d’esthétique, à utiliser le moins possible mes poings, à donner une image féminine de la boxe » (Sonia, boxeuse)*

Les boxeuses « soft » sont davantage sensible à la pédagogie de la boxe française, elles qualifient de plus ou moins « sauvages les autres modalités de pratique. Ainsi, elles ne transgressent pas les normes sexuées. Moins reconnues sur le plan sportif, elles sont davantage préservées des questions sur leur appartenance de sexe, dans le cadre où les comportements restent conformes à la pratique. *« Les boxeuses « soft » peuvent ainsi revendiquer fermement le partage des tâches domestiques entre conjoints, d’autant plus qu’elles disposent fréquemment d’un capital scolaire et d’une position sociale plus importante que celle de leurs maris ou amis (De Singly, 1987).*

Auprès de la communauté des boxeuses « hard », les diplômes sont moins élevés que chez les boxeuses « soft », ce qui à tendance à s’expliquer par l’appartenance majoritaire des boxeuses « hard » à des catégories sociales plutôt populaire. Ce qui nous permet d’analyser la maîtrise des comportements de genre chez celles-ci.

Les boxeuses les plus précoces, adhèrent le plus souvent au club le plus proche de leur domicile, une fois l’autorisation parental acquise car elles sont âgées entre 12 et 15 ans, ce qui nécessite un accord parental pour débuter la pratique. Une fois l’apprentissage des techniques pugilistes réalisé, l’heure de la compétition sonne. Une carrière de boxeuse dite « hard » se déroule très majoritairement au sein du même club, renforçant de ce fait l’appartenance à une communauté où l’entraînement dure est une valeur reconnue et valorisée. Dans ces groupes de boxeuses, l’appréhension des coups est moindre et le plaisir de l’utilisation des poings est réel. L’entraînement se concentre sur la maîtrise des coups et de la puissance qui en découle.

Afin de s’endurcir, certaines boxeuses « précoces » étant inscrites dans des clubs « soft », se décident à changer de club dans une optique d’en rejoindre un nouveau où leurs qualités en matière de formation les mènera vers une carrière typée « hard ». La grande différence entre ces deux types de boxe, c’est la capacité d’acceptation des coups, il faut s’y préparer, l’usage maîtrisée de la violence et de la souffrance sont des caractères propres aux sports d’affrontements. Les risques ne sont pas uniquement liés à la compétition, l’entraînement est responsable de bon nombre de blessures chaque année.

Le style de combat des boxeuses « hard » comprend nettement plus l’utilisation des poings, plus efficaces et moins épuisants que les coups de pieds aériens, qui certes sont esthétiques. *« Je suis beaucoup plus contente si je gagne un combat par K.O. sur un coup de poing qu’avec un super coup de pied retourné sauté... Je n’ai pas la même sensation de frappe. Quant à l’esthétique ... un combat esthétique pour moi c’est un combat tactique, ce n’est pas donner de beaux coups en l’air » (Sandrine, Boxeuse)*

Comme nous pouvons le constater dans le témoignage ci-dessus, Sandrine, boxeuse « hard » la boxe en assaut représente une forme édulcorée de la pratique. Selon la mentalité « hard », la « vraie » boxe intègre la possibilité de gagner un combat par un K.O ou T.K.O. Cette exigence de l’affrontement corporelle est provenue majoritairement de la culture sportive des classes populaires. Ainsi, on comprend davantage une meilleure hiérarchisation des boxeuses « hard » comparée aux boxeuses « soft » au sein des clubs. Des entraînements mixtes sont plus fréquents dans les clubs « hard ». Ce qui peut être la cause de stigmatisation des comportements féminins où les filles ne sont pas des partenaires intéressantes lorsque l’on s’entraîne à donner des coups.

Si parfois les hommes admirent la performance des boxeuses « hard », ils désapprouvent leurs modalités peu « féminines ». Ce qui rend si particuliers les rapports hommes-femmes au sein des clubs « hard », c’est le fait que les femmes expérimentent la domination sportive masculine sous sa forme la plus « primitive », l’expression de la violence physique. Dans un objectif de faire carrière au sein d’un club « hard », les boxeuses se soumettent à un entraînement éprouvant et rigoureux, dans un objectif de compétition, tout en affrontant régulièrement des hommes lors des séances d’entraînement comme les « sparrings ». Dans ses confrontations, les hommes ont tendance à vouloir démontrer leur supériorité physique, ce qui donne à tendance développer les valeurs combattives de la boxeuse qui accepte de prendre des coups plus significatifs, tout en ne perdant pas son sang-froid face à la difficulté qui se présente devant-elle. Ce qui est une valeur phare de la discipline, appréciées des combattants et des spectateurs. A l’inverse d’un contexte d’homosocialité comme chez les footballeuses, les boxeuses se doivent d’effectuer un travail d’apparence pour éviter la confusion des genres.

Dans la vie familiale de ces boxeuses, elles adoptent plus fréquemment des positions traditionnelles quant au partage des tâches ménagères, bien souvent elles assument seule la charge des travaux ménagers. A contrario, les boxeuses « soft » préfèrent imposer une répartition ou un partage des tâches domestique. Le travail de l’apparence être d’autant plus difficile pour les boxeuses « hard » qui entourées d’un contrôle masculin permanent, peine à sortir de ce processus de reproduction.

Pour conclure cette partie, l’accès des femmes dans le monde du haut-niveau dans ces sports dits « masculins », présente des similarités entre ces différentes disciplines sportives. Ayant évoluées dans un environnement social majoritairement masculin, la grande majorité des pratiquantes de football et boxe ont construit des dispositions sexuées « inversées » au cœur de leur socialisation primaire, favorisant par la même occasion une sociabilisation sportive compétitrice dès le plus jeune âge, notamment grâce à la socialisation secondaire des pairs. A noter, que le contexte familial avec le contrôle de famille sur les modes de présentation de soi et le contexte local influencent en grande partie le processus d’intégration d’une pratique sportive.

« Ainsi, si le contexte de socialisation des footballeuses favorise plutôt un renforcement des dispositions sexuées « inversées » incorporées pendant l’enfance, celui des boxes implique l’engagement dans un *processus de modification de ces dispositions. »* La transformation des dispositions des boxeuses est le fruit d’un travail quotidien plus ou moins aisé de maîtrise des techniques pugiliste chez les boxeuses « soft » tandis que, chez les boxeuses « hard » cette transformation va dans le sens de l’apprentissage des manières d’être « féminine ».

*Les usages sociaux du corps révèlent en effet les apprentissages sociaux qui définissent conjointement les processus d’identification sexuée et les rapports de pouvoir qui les hiérarchisent. (Faure, 2000 ; Darmon, 2003).*

# Chapitre 3 : L’intégration par le sport dans un contexte de tensions sociales.

3.1 « Les filles des cités »

Une nouvelle politique d’intégration par le sport : l’exemple des « jeunes filles de cité »

Dans un contexte politique sensible aux violences urbaines et aux nouvelles formes d’exclusion, le sport apparaît comme une opportunité dans une optique de rassemblées les communautés. En effet, de pars son histoire, le secteur sportif est vecteur d’intégration et apparaît pour certains comme un ascenseur social. En développement des projets sportifs dans des lieux stratégiques, l’intégration par le sport semble permettre de lutter efficacement contre « la crise du lien social », fortement présente dans les cités.

Au début des années 80s, cette population constituée des citées, est majoritairement issue de l’immigration et des classes populaires, elles sont ainsi perçues et présentée comme « la classe dangereuse ». « […] *à propos des discours sur la criminalité parisienne pendant la première moitié du XIXe, on assimile les classes laborieuses (intimement liées aux nouveaux migrants) aux classes dangereuses, la lutte des classes se parant des habits de la lutte raciale dans une ville où règnent l’insécurité et la misère ». (Chevallier Louis. 2002 [1958]. Classes laborieuses et classes dangereuses, Paris, Librairie académique Perrin).*

Les classes populaires étant les héritières de la classe ouvrière, compose ainsi avec l’histoire de l’immigration et de la colonisation. Dans une optique d’apaisement des tensions sociales et politiques, le sport intervient ici pour dans un premier temps, développer une activité sportive chez les jeunes, avec l’objectif d’occuper les jeunes afin qu’ils soient moins tentés « trainer » et se tourner va la délinquance. Ces politiques sont destinées dans un premier temps presque exclusivement au public masculin, il est encore difficile de concevoir que les filles aussi sont sujettes à ces dérives. La délinquance la plus visible reste la délinquance masculine. C’est pourquoi il est nécessaire d’occuper l’espace public, cela dissuade les trouble-fêtes d’installer un sentiment d’insécurité, dans un contexte des récentes émeutes urbaines.

En intégrant une pratique sportive, le jeune homme ou la jeune femme fait un premier pas envers vers un développement positif, grâce aux valeurs soutenues et transmises dans chacune des disciplines, le ou la pratiquante va suivre un apprentissage qui lui conférera des compétences nécessaires à la sociabilisation. Une socialisation qui dans certains cas, est vecteur d’ascension sociale fulgurante tout en passant par la réalisation de soi. Comme exemple significatif, nous devons évoquer le nom de Zinedine ZIDANE, également surnommé « Zizou ». Cet homme, est considéré par la grande majorité comme le plus grand joueur du football français. Il nait à Marseille le 23 juin 1972, ses parents, tous deux originaires des classes populaires, élèveront leur fils dans la cité la cité phocéenne. Il excellera rapidement dans son domaine, le football, ce qui lui permettra de poursuivre une carrière à succès dans les années futures. Aujourd’hui, son nom résonne toujours comme un modèle pour de nombreux jeunes.

Le sport apparaît ici comme une opportunité de quitter ici la position du délinquant potentiel et de devenir un sportif intégré, signe de réussite. Néanmoins, ces politiques très focalisées sur les jeunes garçons, délaissent les filles et ne leur facilite pas l’appropriation de l’espace sportif, qu’il soit libre ou encadré. Comme si la présence des filles dans les quartiers populaires sensibles était invisible, renvoyant au mythe de la non-violence féminine.

*[« Les « beurette » (Guenif-Souilamas Nacira. 2000. Des Beurettes, Paris, Hachette) parfaitement insérées seraient des « victimes » de la violence des hommes qu’elles côtoient au quotidien ou des « héroïnes » émancipées en réussite scolaire et vectrices potentielles de changement social.]*

Dans les années 1980, des associations de femmes migrantes ou descendantes de migrants se sont créées afin d’établir un dialogue de médiations socioculturelles avec les acteurs politiques et sportifs.

C’est au début des années 2000 que se débloque l’intérêt politique pour la pratique sportive féminine, en effet le climat général devient attentif à la promotion de la pratique sportive féminine des « filles des cités ». Par « fille de cité », nous analysons son lieu de résidence et le quartier dans lequel elle à grandit.

3.2 La représentation « des filles des cités » sur l’espace publique

A l’aide une d’une démarche socio-historique, Sylvie TISSOT, sociologue française, propose une généalogie de la catégorie « quartiers sensible », dans son ouvrage « L’Etat et les quartiers. Genèse d’une catégorie de l’action publique, Paris, Seuil.), réussie à caractériser la manière dont les « filles de cités » deviennent un objectif de l’action publique. Toujours selon Sylvie TISSOT, l’hypothèse se compose de deux facteurs, le premier est la visibilité accrue des « filles de cités » dans le débat public, le second concerne le renouvellement des politiques sportives. Lorsque l’on analyse plus en détail ces deux facteurs, on se rend compte qu’il est nécessaire de promouvoir l’égalité des chances et de lutter contre toutes les formes de discriminations possible, dans et en dehors du sport. On distingue trois notions principales, l’éducation par le sport pour les filles des quartiers, l’imbrication de la question sociale avec la question raciale et les problématiques du genre permet notamment de déconstruire le processus de « racialisation du sexisme ». Enfin, d’un point de vue méthodologique, le travail d’enquête réalisée par Sylvie TISSOT renvoie à une analyse de contenu des apports officiels produits à partir de la fin des années 1990 jusqu’à nos jours.

Longtemps considérées comme non-violente et hors comportements délictueux, les filles ont longtemps souffert d’un manque de représentation dans l’espace public. Ainsi, habituées à se faire discrètes, notamment à travers le contrôle parental, les filles se rencontrent davantage dans l’espace domestique ou du moins un espace clos tels que les associations.

Ce qui caractérise les « filles des cités » c’est qu’elles incarnent un modèle d’intégration et d’émancipation différent de celui des garçons. Notamment au travers du système scolaire où leurs notes sont bien souvent meilleures que celles des garçons, sans oublier le savoir-être plus calme que les garçons. Ainsi, il a fallu « attendre » que ces comportements rompent avec les attentes stéréotypées par notre société pour décider qu’il était temps d’intervenir.

*« À ce moment-là, l’interprétation spécifique de leur nouvelle visibilité – ou pour le dire autrement, les grilles de lecture du « problème des banlieues », pensé au féminin – orientent la manière dont « les filles des cités » vont devenir une catégorie de l’action publique. La question de leur « intégration par émancipation » – évaluée à l’aune de leur distance aux coutumes familiales – s’articule alors à celle de leur protection contre les « garçons arabes » de confession musulmane, violents et « violeurs ». »* (GUERANDEL C, Une nouvelle catégorie des politiques « d’intégration par le sport » : les « filles de cités », dans Sciences sociales et sport 2017/1 (N° 10), pages 79 à 111).

Avec l’apparition de nouveaux schémas de pensés, de nouveaux travaux, l’évolution des mentalités, la conjoncture politique à la fin des années 90s semble plus encline à développer les politiques sportives en faveur des « filles des cités ».

Si l’image positive de « la fille des cités émancipée » prend de l’ampleur depuis les premières années de mise en place de ces politiques, l’évolution des mentalités permet ressortir de nouveaux débats. Notamment avec des oppositions thématiquement raciales parfois, comme le débat sur « la fille voilée non intégrée et indigne », mais encore « la beurette victime des violences sexistes », sans oublier « la crapuleuse violente et masculine ».

Ce débat public est fortement lié aux controverses autour de l’islam, rejoignant également la question du droit des femmes, et ce dans l’optique de lutter une fois de plus contre le communautarisme.

Revenons sur les trois grands débats concernant cette construction médiatique.

Dans un premier lieu, le débat sur « la fille voilée » rappel l’affaire du voile islamique s’étant déroulé en 1989 dans un collège ou trois élèves avaient été exclues en raison du port de celui-ci. Le foulard étant alors reconnu comme un signe ostentatoire en soi (Bayrou, 1994), ce qui n’est pas le cas de la croix et de la kippa. Les chefs d’établissement scolaire ont été encouragés à bannir le foulard de leurs établissements, néanmoins, à la suite de l’exclusion d’une lycéenne à Strasbourg, le Conseil d’Etat décidera de communiquer que conformément à la loi sur la séparation des Eglises et de l’Etat de 1905, un signe religieux ne peut pas être en lui-même contraire à la laïcité prônée dans les lieux scolaires.

Ce qui anime en grande partie le débat sur le port du foulard à l’école découle en grande partie de l’assimilation du port du foulard à la montée du communautarisme et de l’Islam radical en France. Car oui, dans un contexte internationale et nationale marqué par les guerres au Moyen-Orient, par la montée du signifiantes du Front national, il est difficile de faire entendre les voix minoritaires et les besoins de celles-ci. Au début des années 2000, le débat du voile réapparaît, cette fois c’est concernant le rapport entre le voile et les violences subies par les femmes. Dans une optique de limiter la visibilité de l’islam « sexiste » et de protéger les jeunes femmes de cités, la STASI (Ministère de la sécurité d’Etat) influencera la « loi sur le foulard » de 2004 : interdiction du port de signes religieux ostensibles à l’école, au collège et au lycée.

Les discours et comportements racistes prennent de l’ampleur durant cette période, on considère la femme voilée de nouveau, comme une victime, muette et manipulée qu’il faudra protéger d’une domination masculine racisée et classée, celle de « l’autre », « Le Noir, l’Arabe, l’ouvrier ».

Dans un deuxième temps, à la suite de ces premiers débats, la question de la « beurette victime ». Les femmes sont décrites comme des « victimes » du joug des hommes, au début des années 90s, les médias relancent les débats sur la polygamie, le mariage forcé. Ces atteintes au corps et à la liberté des femmes étrangères et de leurs filles en France semblent incompatibles avec le modèle républicain français. De nouvelles violences sexistes envers les « filles des cités » sont dévoilées aux yeux du grand public, les débats s’intensifient lorsque que le « scandale des tournantes » ou encore la mort de Sohane BENZIANE survenue le 4 octobre 2002, brûlée vive, deviennent des histoires populaires partagées. Ce contexte d’insécurité va conduire à une multiplication des manifestations féminines, qui se traduira par la création de l’association « Ni putes ni soumises » (NPNS) par Fadela Amara en 2003. Une association qui milite dans un premier temps pour lutter contre toutes formes de violences faites aux femmes, par n’importe qui.

Toutefois, l’image des « filles des cités » est ternie par « les crapuleuse », un regroupement de filles où violences et comportements masculins s’entremêle.

On définit la « crapuleuse » durant la fin des années 1990, elle appartiendrait à un « gangs de filles », niant toute appartenance à sa féminité. Ces « gangs de filles » seraient de plus en plus nombreux selon les médias, ces groupes aurait tendance à imiter la violence masculine, ce qui serait directement lié à des carences psycho-familiales en raison d’une sociabilisation culturelle et familiale particulière. Le chaos et la surreprésentation de la violence au sein de ces cités ne laisserait entrevoir aucunes alternatives aux filles de choisir entre devenir une victime ou une « racaille ». En effet, pour ne pas effrayer le grand public, une des stratégies était jusqu’alors « d’adoucir » les histoires de rixes entre « gang de filles » qui devenaient ainsi « des histoires de cœur », tout comme la disparition des filles lors des émeutes. Cette stratégie tend à dépolitiser la violence des filles. « En ciblant exclusivement des adolescents racisés, on fait d’une pierre deux coups : « anéantir » les fils, mais « sauver » leurs sœurs et leurs mères » (E Dorlin, 2015, Le cœur de la révolte).

De cette façon, nous observons une stéréotypassions des corps, le corps des filles est perçu comme vulnérable, soumis, passif, surveillé, violenté et bien d’autres termes moins élogieux, tandis que les garçons eux sont décrit comme puissant, visibles et incivilisés – capable de faire usage de la violence. Cette représentation stéréotypée des corps sexués participe à la différenciation et la hiérarchisation des deux groupes de sexe.

Dès le début des années 2000, les « filles de cités » sont institutionnalisées en tant que nouvelle catégorie d’action public par les politiques sportives. Poussées notamment par les débats autour des violences subies et l’aliénation des corps.

Le principe de l’égalité se transforme au cours des années 80s pour devenir le principe de non-discrimination, dans ce sens, des politiques de discrimination positive, au sens politique, sont imaginées. Néanmoins, la discrimination positive comporte des risques, d’une part un risque de rupture du pacte d’unité républicaine (Simon WUHL), et d’autre part, la génération d’effets pervers comme la stigmatisation et le développement de l’assistanat.

*« Afin de passer d’une égalité formelle – l’égalité en droit – à une égalité réelle, la notion d’équité « qui exige de traiter de la même manière ceux qui sont semblables et de manière différente ceux qui ne le sont pas s’impose donc progressivement comme un instrument « juste » au service de l’égalité » (Carine GUERANDEL)*

Dans ce contexte d’émeutes urbaines, les villes mettent en place un système de « politique de la ville » axé principalement vers « la politique de l’égalité des sexes ». *« La politique de la ville, appelée aussi politique urbaine, consiste en un ensemble d'actions de l'État français visant à revaloriser certains quartiers urbains dits « sensibles » et à réduire les inégalités sociales entre territoires. ».*

Pour identifier le « public cible », une opération de catégorisation des populations est nécessaire, afin d’effectuer un diagnostic quant aux politiques à appliquées.

A la suite de la réélection de Jacques Chirac en 2002, ainsi qu’à la médiatisation du mouvement NPNS, après les attaques du 11 septembre 2001, la peur de l’islamisme radical est très présente, à la suite de quoi le Haut Conseil à l’intégration (HCI) rédige un rapport sur les droits des femmes issues de l’immigration dans lequel il suggère d’encourager leur autonomie, de les protéger des violences subies liées à la migration, la culture, la religion ou encore la nationalité d’origine.

Dans la fin des années 1990, des sociologues comme Catherine LOUVEAU et Annick DAVISSE se sont penchées sur la pratique féminine et aboutissant sur « l’espace des discipline ». Ces recherches, accompagnées d’une enquête de l’Inserm menée en 1998, démontre que la pratique sportive des filles issues de quartiers sensibles est bien inférieure à celle des garçons. Des écarts se creusent entre les celles appartenant aux classes populaires, encore plus grands dans les zones d’éducation prioritaire. Comme nous l’avons évoqué plus tôt dans ce mémoire, les premières Assises Nationale « Femmes et sport » sont organisées par Marie-George Buffet en 1998. Ce qui met en évidence la volonté politique de développer le sport féminin en France. A la suite de quoi des tables rondes se mettent à travailler sur différentes problématiques liées à la pratique féminine.

Autours de ces tables rondes et concernant les thématiques suivantes « égalité – mixité des pratiques », « pratiques sportives et vie quotidienne », « sport et insertion », « les pratiques sportives émergentes des femmes dans les sports de tradition masculine », nous retrouverons Catherine LOUVEAU et Annick DAVISSE, Christine MENNESSON, Dominique CHARRIER, alors spécialiste des questions de l’insertion des jeunes par le sport. Ces quatre protagonistes vont souhaiter axer les débats sur les femmes et les filles de milieux populaires, développent la question de l’accès aux sports tout en rappelant le retard politique dont font preuves ces « nouvelles politiques de la ville ».

Autre élément marquant de cette époque, en 2004, Gisèle GAUTIER dénonce « les obstacles à la pratique sportive féminine, en particulier dans les quartiers urbains défavorisés ».

Dans son rapport « Femmes et sports », Brigitte DEYDIER, ancienne judoka de haut-niveau décèle deux axes majeurs, « l’accès des femmes aux fonctions dirigeantes du mouvement sportif » et « la pratique sportive des jeunes filles de quartiers urbains sensibles ». D’une séparation des sexes implicite et stéréotypée la question est désormais axé sur la mixité scolaire et la citoyenneté. Des outils pédagogiques sont depuis disponibles sur le site du ministère, dans une optique de lutter contre les discriminations sexistes et racistes dans le sport.

En 2011, lors de la déposition du rapport rédigée par Michèle ANDRE, ancienne directrice d’établissement médico-social et sénatrice socialiste, de nouvelles recommandations concernant l’égalité d’accès au sport. Pour 2014 et 2017, 69 fédérations avaient élaborées un plan de féminisation, où dans certains le public cible était identifié composé du public féminin issu des zones urbaines sensibles.

Les garçons sont bien plus visibles que les filles dans l’espace public, en intervenant auprès de ce public prioritaire, cela entraîne une « exclusion des filles et une masculinisation de l’espace public par les sports urbains, libre ou encadrés » (Gasparini, 2005, p258). En effet, au vu des statistiques officielles de la délinquance, les comportements délictueux des filles sont moins nombreux et bien souvent moins médiatisés.

L’hypothèse de l’influence croissance de la culture « rue » auprès des filles issues de milieux populaires est avancée par certains auteurs. Cette hypothèse est confortée par l’offre sportive proposée auprès de cette population, il s’agit davantage d’activités à connotation masculines comme les sports en équipe à l’instar du football. Le panel d’activité s’adresse donc implicitement et préférentiellement aux garçons.

Dans ce contexte, les éducateurs sont très majoritairement des hommes, pour pratiquer des pratiques plus féminines comme la danse, les filles doivent parfois rejoindre des associations réservées aux filles, ce qui ne facilite pas vraiment les modalités d’accès. Comme dans le club de foot local qui compose l’intégralité de son public avec les jeunes garçons du quartier. La pratique du football est culturelle dans les quartiers. Le football est un sport où la logique de l’honneur est très parlante aux jeunes garçons et jeunes filles des quartiers, souvent très fier de représenter leur origine sociale et le quartier d’où ils proviennent. Seulement quatre filles sont présentes au sein du club de football, âgées de 14 à 16 ans, elles sont bénévoles et encadrent la catégorie des poussinets. Respectivement pratiquantes de football, boxe et handball. Les associations sportives féminines dans les quartiers sensibles sont victimes de sous représentations dans l’espace de l’offre sportive locale, en effet, souvent exclusivement réservées aux femmes, ces associations possèdent une moins bonne visibilité, ce qui impact directement sur le nombre de ses adhérentes, ce nombre de pratiquant lui impact la capacité de ces associations à percevoir des subventions. Ces associations perçoivent des subventions relativement peu élevées, ce qui ne facilite pas le développement de ces structures et ainsi, par la même occasion l’accès des jeunes filles aux activités qui leurs sont destinées. L’encadrement et l’intégration par le sport permet de mener des actions éducatives auprès des jeunes, ce qui à pour objectif de réduire les opportunités de délinquance, notamment via l’occupation de l’espace public. *« Les pouvoirs publics cherchent avant tout à « éviter la rébellion la plus visible » (Gasparini, 2005).* Cependant, depuis les années 70s, la représentation des filles dans l’ensemble des mineurs délinquants se stabilise autours des 6 à 10% en fonction des années, point de vigilance nécessaire sur la véracité de ces faits, rappelons que durant des années les violences commises par des « gangs de femmes » étaient parfois perçu comme des « histoires de cœur ».

Dans son œuvre « Le sport fait mâle », Carine GUERANDEL démontre l’absence porté aux filles de la part des politiques publiques sur une vingtaine d’années. Ces politiques conduisent les acteurs locaux à négliger eux aussi leur pratique sportive féminine et pratiques mixtes. Et ce, malgré l’augmentation des subventions publique en faveur du développement du sport féminin. Au travers de cette œuvre, Carine GUERANDEL met en lumière l’importance du contexte territorial, social et symbolique du quartier qui renforce les inégalités sexuées et sociale à l’échelle nationale concernant l’accès aux pratiques sportives. Effectivement, lorsque qu’un garçon devient footballeur, il développe un sentiment d’appartenance à un groupe, une équipe, la notion d’honneur revient, l’expression de sa masculinité est valorisée, ce qui à tendance à provoquer un dénigrement des filles et des homosexuels. Les encadrant(e)s jouent un rôle prépondérant dans la reproduction des inégalités entre sexe. Dans son étude, Carine GUERANDEL confirme que le système éducatif transmis par les éducateurs (éducatrices) et professeur(e)s continue de renforcer les inégalités entre les sexes avec le format « ensembles-séparés », ce qui à pour conséquence, une fois de plus de renforcer la domination des garçons dans les activités sportives

Toutefois, la capacité d’adaptation de certains professeurs ou encadrants permette d’œuvrer en faveur d’une reconfiguration de l’ordre de genre, ce qui devrait limiter les inégalités sexuées dans les pratiques sportives, tout en valorisant les comportements liés au capital scolaire, généralement plus haut chez les filles, ce qui fait remonter leur popularité auprès des garçons.

# CONCLUSION

**Quels sont les déterminants du retard de la pratique féminine au sein des sports où la pratique et la culture masculine domine ?**

Pour conclure, ce travail de recherche fût une expérience particulièrement intéressante et enrichissante, de nombreux ouvrages et articles universitaires ont déjà été rédigés sur cette thématique de la pratique sportive féminine, cela permet une vision très large et très générale de la question. La difficulté principale que j’ai éprouvé durant cet exercice d’écriture, était de me cantonner à quelques disciplines sportives, la liste d’exemples était bien trop exhaustive, ainsi des choix ont dû être fait.

Cette thématique, au centre de l’activité ces dernières années, l’est encore davantage cette année avec la réalisation du premier Tour de France Femmes. En effet, la thématique de la pratique féminine possède une histoire qui lui est propre. Cette histoire s’articule et s’analyse au travers des époques, des politiques, des pratiques ainsi qu’au travers de son public. Les mentalités, amenées à évoluer, elles permettent une remise en question constante des stratégies mises en place par les instances dirigeantes et de la sphère politique, notamment grâce aux tables rondes où les spécialistes de la question sont conviés afin de constater et proposer de nouvelles préconisations quant à éventuelles évolutions à venir. Les plans de féminisations contemporains sont une vitrine des actions réalisées et soutenues par les fédérations, ils permettent de communiquer sur les forces et faiblesses de chacune des activités sportives féminines.

Malgré le développement de ces plans de féminisations, le débloquement de nouvelles subventions, la pratique sportive féminine reste encore sous représentée dans certaines disciplines. Sous-représentation qui peut se traduire par la présence de « barrières à l’entrée » dans de nombreux sports à connotation masculine tels que le cyclisme, le football, le rugby et la boxe. Ces quatre activités physiques, sont historiquement, des pratiques où la pratique féminine est longtemps restée tabou en quelques sortes. Rappelons qu’à une certaine époque, des arguments « scientifiques » contrindiquaient la pratique du cyclisme au femme pour qu’elles ne perdent pas leur féminité, des études qui avaient pour objectif d’écarter les femmes de ces centres d’intérêts de la masculinité. Aujourd’hui encore nous entendons dans certains clubs que non, la pratique féminine ne les intéresse pas, principalement dans la région du Sud où les mentalités à l’égard de la pratique féminine du cyclisme sont encore très conservatrices et où la pratique des jeunes filles est plus difficile que dans les régions Auvergnes-Rhône-Alpes où culturellement, la pratique du VTT permet une bien meilleure intégration des femmes que dans le cyclisme de route. Pour développer la pratique féminine, il est nécessaire de prendre en compte le poids de l’histoire ainsi que le poids de la culture, sans ce travail réalisé en amont, les actions et politiques proposées n’auraient pas le même impact, au sens positif.

Le besoin médiatique de ces disciplines est un des éléments phares des problématiques de ces dernières années. En effet, dans le cas du cyclisme, pour bénéficier d’une visibilité médiatique conséquente, il aura fallu attendre cette première édition du Tour de France Féminin pour observer le cyclisme féminin sur des chaînes telles que France 2 et France 3. Cette médiatisation permet aux jeunes pratiquantes de se reconnaître dans les portraits des coureuses du Tour de France, « Je veux faire comme Marianne VOSS, moi aussi j’en suis capable ! ». La visibilité de ces femmes cyclistes ou footballeuses à la télévision, permet de casser les stéréotypes, qui freinent l’accès des femmes à la pratique sportives. Pour lutter contre le partage de ces stéréotypes, le mouvement sportif s’active devant la nécessité de développer et systématiser le travail éducatif. Faire des interventions dans les écoles, est une stratégie non négligeable, des projets fédéraux vont d’ailleurs dans ce sens, nous pouvons rappeler ici le projet Ecol’Ovale soutenu et porté par la fédération française de rugby, qui en plus de ce projet, à développer un véritable championnat universitaire valorisant l’accès à la pratique de tous et pour tous. Ensuite, il est primordial de s’attarder sur les questions de transmissions des savoirs, former les éducateurs et les entraîneurs, pour modifier de façon durable leurs représentations liées aux stéréotypes de genre, c’est un travail long et couteux mais nécessaire pour s’améliorer sur le long terme.

Bibliographie

* Caroline Carpentier (Quelles stratégies fédérales de développement du sport féminin ? – dans Cahiers de l’INSEP, 2002, 32-2, pages 423-450)
* Carine Guérandel (Une nouvelle catégorie des politiques d’« intégration par le sport » : les « filles de cités » - dans Sciences Sociales et Sport 2017/1 (n)10), pages 79 à 111)
* Carine Guérandel (Politiques sportives locales et jeunes des quartiers : un désintérêt marqué pour le public féminin – dans Sport et Discrimination en Europe (2010), pages 43 à 50)
* Florence Carpentier (Dans 20 & 21. Revue d'histoire 2019/2 (N° 142), pages 93 à 107)
* Laurence Prudhomme-Poncet, Gaëtane Thiney (Le football féminin, une pratique en développement, dans Informations Sociales 2015/1 (n°187), pages 119 à 126)
* **Thierry**Terret(Le genre dans l’histoire du sport, p. 209-238)
* Caroline Chimot (Répartition sexuée des dirigeant(e)s au sein des organisations sportives françaises, Dans Staps 2004/4 (no 66), pages 161 à 177)
* Guylaine Demers (Féminisation de l'encadrement technique du sport de haut niveau : où en sommes-nous au Canada ? - Cahiers de l’INSEP Année 2008, 40 - pp. 235-243)
* Guillaume Malochet (La féminisation des métiers et des professions. Quand la sociologie du travail croise le genre, Dans Sociologies pratiques 2007/1 (n° 14), pages 91 à 99)
* Cécile Ottogalli-Mazzacavallo (L’histoire des sportives : un déni de responsabilité ? – pages 89-90)
* Marie-Stéphanie Abouna, Pascal Bourgeois (Mondialisation et féminisation du football : entre dynamiques globales et configurations nationales, Dans Staps 2021/1 (n° 131), pages 103 à 127)
* Christine Mennesson (Être une femme dans un sport « masculin » Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées - Dans Sociétés contemporaines 2004/3 (no 55), pages 69 à 90)
* Christine Mennesson (La gestion de la pratique des femmes dans deux sports « masculins » : des formes contrastées de la domination masculine, Dans Staps 2004/1 (n°63), pages 89 à 106)
* Camille Martin (Visibilité et désamorçage des antagonismes sociaux dans des équipes féminines de football, Dans Mouvements 2014/2 (n°78), pages 95 à 102)
* Pascal Chantelat, Emmanuel Bayle, Claude Ferrand (Les représentations de l'activité des femmes dirigeantes dans les fédérations sportives françaises : effets de contexte et ambivalences, dans Staps 2004/4 (n°66), pages 143 à 159)
* David Sayagh (DU VÉLO ENTRE PAIRS DURANT L’ADOLESCENCE DANS OU CONTRE L’ORDRE DU GENRE, 2022/1 N° 90 | pages 41 à 56).

Sitographie

* www-cairn-info.ezproxy.universite-paris-saclay.fr
* www.europe1.fr (Meufs de la cité : Un documentaire édifiant sur l’isolement des banlieues)
* https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/17430430903522954 (Women in sport – gender relations and future perspectives Gertrud Pfister)
* https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/09523360701619006 (Sport, gender and society in a transatlantic Victorian perspective, Roberta J. Park)
* https://www.ffc.fr/
* https://www.fff.fr/
* https://www.ffr.fr/
* http://www.ffbb.com/
* http://www.ffbb.com/
* https://www.ffboxe.com/

**« Définition des concepts »**

La socialisation sexuée : La socialisation sexuée est un processus où se rencontrent l'assignation par autrui et la définition pour soi (Dubar 2000). On peut en mettre en évidence trois registres : le registre des objets culturels, celui des interactions et celui des représentations, les trois étant imbriqués. Sur ces trois registres, le sexe est déterminé indépendamment de l’action propre de l’enfant pour s’imposer à lui comme un modèle, une norme.

La socialisation secondaire se prolonge tout au long de la vie adulte. La socialisation est le processus par lequel un individu apprend à vivre en société, en intériorise les normes et se construit son identité sociale. La socialisation secondaire se caractérise par une prise de distance progressive avec la famille et par l’entrée dans le monde académique puis professionnel. Les principaux acteurs socialisateurs à ce stade sont habituellement les amis et les collègues de l’individu.

La socialisation primaire : La socialisation primaire est celle de l'enfance et de l'adolescence sur laquelle se construisent la personnalité et l'identité sociale. Elle se fait essentiellement avec la famille qui a un caractère omniprésent, avec la nourrice, la crèche. *Pour le sociologue Emile Durkheim (1858-1917),* cette "socialisation méthodique de la jeune génération par les générations précédentes" qu'est l'éducation, permet l'acquisition des normes et des valeurs qui constituent le fondement de la société.

Agent périphérique de socialisation : Objets qui composent l'environnement matériel et symbolique des individus dès leur plus jeune âge et qui, d'une certaine manière, inculquent le genre à distance (jouets et vêtements d'une part et productions culturelles, livres, albums, pubs d'autre part) [Anne Dafflon-Novelle, docteure en psychologie, est actuellement collaboratrice scientifique à la faculté des Sciences économiques et sociales de l'université de Genève)

Sport : Activité physique exercée dans le sens du jeu et de l'effort, et dont la pratique suppose un entraînement méthodique et le respect de règles.

Genre : Le terme genre renvoie aux rôles, aux comportements, aux expressions et aux identités que la société construit pour les hommes, les femmes, les filles, les garçons et personnes de divers sexes et de genre.

Intégration par le sport : Le sport est un outil d'intégration privilégié parce qu'il porte naturellement en lui les valeurs de respect, de tolérance, d'effort. L'apprentissage des règles sportives coïncide avec l'apprentissage des règles citoyennes. Le sport peut enlever tous préjugés envers la race, l'âge, le sexe, la validité.

La mondialisation : La mondialisation est un processus continu d'intensification et de fluidification des échanges, porté par l'essor des transports et des mobilités (populations, entreprises, etc.) et accéléré depuis les années 1970 par les systèmes contemporains de communication et de circulation de l'information. (ENS LYON)

La division sexuelle du travail : La division sexuelle du travail est considérée comme « la forme de division du travail social découlant des rapports sociaux de sexe ; cette forme [étant] modulée historiquement et socialement » (D. KERGOAT, 2000).

**Entretiens :**

**Mathilde DUPRE (CTN FFC)**

* *Dans quel contexte familial avez-vous évoluer ? Pourriez-vous me donner la catégorie socioprofessionnelle de vos parents ?*

M : j’ai grandi dans un contexte plutôt sportif, mon père était un passionné de cyclisme mais il n’était pas à haut niveau, ma mère n’était pas très sportive mais elle a suivi mon père, du coup je me suis vite retrouvée dans le milieu du cyclisme. Mon père s’est également investi dans le club où mon frère était le premier licencié, mon père est rapidement devenu président du club et aujourd’hui cela fait 30 ans qu’il est président du club. Ma mère quant-à-elle s’est investi dans l’arbitrage.

C’est un contexte familial à la base sportif et passionné de vélo.

Mes parents avaient une auto-école ensemble, classe moyenne donc on va dire.

* *Comment avez-vous été introduits dans le monde du cyclisme ?*

M : Dans un premier temps je ne me destinais pas à rejoindre le monde du cyclisme, je souhaitais être danseuse de ballet. Malheureusement, à cause de ma trop grande taille, je n’ai pas été acceptée à l’école de Danse. Lorsque je suis vexée, j’abandonne. Ainsi, au lieu d’être spectatrice des courses de vélo, à regarder mon frère et ma sœur, je me suis dit que moi aussi je veux en faire !

Au début mon père m’avait dit « non non non, je ne te vois pas sur un vélo, ce n’est pas du tout le même contexte qu’avec la danse, le cyclisme c’est dur… ». Le fait de l’entendre dire ça, ça m’a donné encore plus envie de lui prouver que si je pouvais aussi faire du vélo, ensuite il m’a tout de même accompagnée mais ce n’est vraiment pas lui qui m’a poussée à faire du vélo. C’est plus un défi personnel pour prouver que j’en était capable, j’en suis devenue une mordue, la preuve, je pratique encore !

* *Dans quelle optique avez-vous rejoint cette discipline ?*

M : Dans un premier temps c’était uniquement pour prouver que j’en était capable et puis je suis en compétitrice dans l’âme, je me suis rapidement pris au jeu de la compétition et vouloir gagner. C’est ce qui explique peut-être pourquoi j’ai réussi dans la pratique sportive et aussi dans le milieu professionnel, car je n’aime pas perdre.

* *Quelles étaient vos impressions concernant la pratique féminine durant les premières années où vous avez intégré un club ?*

M : Lorsque je suis arrivée dans le club, il y avait quelques filles, il n’y a jamais eu de différenciation entre les filles et les garçons, nous avons toujours été bien accompagnée et encadrée, est-ce dû au contexte familial du club ? Au fait que mon père ai veillé au grain ? Nous avions des éducateurs pour les filles, bien veillant. De plus, avec mon caractère, j’ai toujours préféré défier les garçons, c’est une question de mentalité avant tout. Je n’ai jamais été freinée, stoppée ou gênée du fait que je sois une femme sur un vélo. Que ce soit au sein du club, du comité régional en AURA. C’est bien plus tard, lorsque je suis passée de l’autre côté que je me suis rendu compte des problématiques et mauvaise prise de conscience de cette pratique-là.

A partir du moment où je suis devenue entraîneuse, lorsque j’ai rejoint la fédération, je me suis rendu compte qu’il y avait un écart énorme entre les garçons et les filles, nous ne sommes pas traités de la même façon. Lorsque tu es dans ton club et que le comité prend bien soin de toi, c’est difficile de se rendre compte de ces problèmes. En tant que pratiquante je n’ai jamais été choquée, effectivement après, je me suis rendu compte des écarts.

Les générations ont évolué, les mentalités ont changées, avant lorsque je courais, il y avait des courses de filles tous les week-ends, aujourd’hui nous faisons face à une véritable pénurie des courses pour les jeunes.

* *Quels changements majeurs t’interpellent dans la pratique féminine de ces dernières années ?*

M : Comme tous sports, si tu n’es pas médiatisé, tu n’es pas connu ! Si on souhaite donner envie de pratiquer, il faut faire « briller » la discipline, pour « briller » il faut être connu et pour être connu il faut passer à la télévision… Dans le cyclisme masculin il y avait déjà des grands noms tels que Bernard HINAULT, mise à part Jeannie LONGO nous n’entendions pas parler des femmes, c’est ce type de vitrine qu’il nous manquait, cette visibilité, pour que les petites filles puissent « idolâtrer » une coureuse et faire comme elle.

C’est LE grand pas du cyclisme féminin que nous avons fait ces dernières années.

Aujourd’hui, nous pouvons regarder le cyclisme féminin sur France 2 ou France 3, donc ça rend cette discipline plus attractive pour tous.

* *Qu’est-ce qui vous a amener à rejoindre le haut-niveau ?*

M : Mon caractère ! il n’y avait pas encore de professionnelles chez les femmes, ça n’existait pas, le haut niveau c’était intégrer une belle équipe amateure, ce qui m’a particulièrement plus c’est cette rigueur qui me correspond, c’est se mettre à fond dans un projet, tant que les choses ne sont pas faites, je vais jusqu’au bout. Au fond de moi je savais que je ne ferai pas carrière dans le cyclisme car nous ne vivions pas du cyclisme à cette époque-là, les femmes du moins. Ça ne restait qu’un sport amateur.

Alors qu’aujourd’hui, le constat est différent, si j’avais pratiqué le cyclisme féminin aujourd’hui, au niveau où j’étais, évidemment mon objectif aurait été de devenir professionnelle, car il y a cette visibilité-là aujourd’hui, qu’il n’y avait pas il y a 20 ans.

* *Selon vous, le cyclisme est-il un sport à connotation masculine ? La pratique féminine doit-elle être similaire à la pratique masculine ?*

M : A la base oui, c’est très historique, le cyclisme est un sport réservé aux hommes, les femmes sont arrivées très tardivement, à l’époque les femmes devaient s’équiper d’un pantalon ou d’un short mais c’était l’époque des robes ! Il fallait alors modifier le vélo.

Non nous ne souhaitons pas atteindre le même niveau de pratique que les hommes, nous ne sommes pas pareil donc nous ne pouvons pas atteindre le même niveau de pratique, en revanche, la même reconnaissance et prise en compte oui, c’est ça que nous recherchons.

* *Qu’est-ce qui selon vous, différencie la pratique masculine de la pratique féminine ?*

M : La médiatisation, la reconnaissance et surtout le côté financier, les salaires des femmes pros ne sont clairement pas les mêmes que chez les hommes. Beaucoup de femmes sont dans des équipes professionnelles mais ont des salaires très bas voire non-payé.

L’UCI tente de mettre en place le fait que tous les membres d’une équipe professionnelle soient salariés mais c’est encore très compliqué. Nous travaillons dessus et également sur l’égalité des primes.

Nous pouvons observer un premier exemple dans le tennis où les primes de l’événement Roland-Garros étaient les mêmes pour les hommes et les femmes. Dans le cyclisme, la marge est tellement grande qu’il faudra des années pour stabiliser tout ça.

* *Toujours selon vous, quelles sont les particularités du cyclisme féminin ? Comment s’y adapter ?*

M : Au niveau de l’entraînement il n’y en a pas, enfin je veux dire que sur la base globale il n’y en a pas mais attention au point de vigilance sur le cycle menstruel des femmes, ce qui nécessite un programme d’entraînement adapté, c’est une des particularités de la pratique féminine.

A très haut niveau, peut-être un cuissard, une selle plus adaptée à la morphologie des femmes.

C’est surtout au niveau de la pédagogie, on ne parle pas à une femme comme à un homme, les femmes ont tendances à être plus sensible, plus à l’écoute de leur corps, amener une démarche pédagogique un petit peu plus bienveillante, j’ai un peu de mal à l’exprimer.

Hors haut niveau, si tu souhaites attirer de nouvelles pratiquantes, ne leur parle pas immédiatement de compétition, tu peux être sûr que les ¾ vont fermer la porte. Mieux vaut présenter les volets santé et sociabilité.

Pour attirer un public féminin, les clubs doivent aujourd’hui se présenter sous un autre format que celui de la compétition, plutôt sur l’aspect loisir et bien-être, appartenir à un club, un groupe.

En faisait quelques généralités, un homme aime rouler seul, une femme à davantage besoin d’être accompagnée, d’avoir son réseau.

* *Dans quels domaines selon vous faut-il intervenir en priorité pour développer la pratique féminine ?*

M : Avoir une approche neutre dans la discipline, ne pas faire de différence, c’est très banal ce que je dis mais c’est la vérité. Beaucoup de personne se mettent des blocages, « je ne sais pas faire », « ce n’est pas pour moi » … alors que ces blocages n’ont pas lieux d’être. Il faut briser les préjugés !

Les femmes doivent oser y aller, si l’on n’ose pas nous n’arriverons à rien. Cela ne passe nécessairement par la formation de nos cadres et éducateurs. Plus ces personnes-là seront formées, plus elles seront aptes à recevoir et encadrer un public féminin. Il faut se concentrer sur les nouveaux, les anciens tu sais comment ils sont, ils ne changent pas d’avis. Plus on sensibilisera les gens, plus le nombre d’inscription grimpera.

Ça se joue dès la plus tendre enfance.

* En rebondissant sur ce sujet, comment t’es-tu intégrée dans ce groupe majoritairement composé de garçons en tant que débutante et compétitrice ?

M : Le contexte m’a très vite obligée à me sociabiliser avec des garçons, il à fallu m’adapter, heureusement j’ai un tempérament où j’ai tendance à mieux m’entendre avec les garçons qu’avec les filles, sûrement un comportement proche du garçon manqué dans certaines circonstances. Il y a 25 ans, au club il n’y avait pas cet aspect loisir, c’était soit tu faisais de la compétition, soit tu ne faisais rien, ça fait très peu de temps qu’on s’occupe réellement de ce sujet à la fédération, cet aspect loisir et sport santé, c’est très récent. A l’époque quand tu allais dans un club FFC, c’était pour faire de la compétition point barre, si tu n’en faisais pas et bien… tu venais un peu aux entraînements et puis voilà… la question ne se pose pas, c’était la compétition, la confrontation avec les garçons et avec les filles. Tout ce volet sociétal, ça doit faire environ 4 ans que nous l’avons à la fédération, cette cellule développement, qui apporte des évolutions et des changements, nous sommes aux prémices de tout ça.

* Merci beaucoup pour votre temps et vos réponses Mathilde, je vous souhaite une bonne continuation, bien à vous, Graham.

**Mathilde SAHUGUET (Ambassadrice FFC, Entrepreneuse)**

* *Dans quel contexte familial avez-vous évoluer ? Pourriez-vous me donner la catégorie socioprofessionnelle de vos parents ?*

M :

* *Comment avez-vous été introduits dans le monde du cyclisme ?*

M : J’ai découvert le cyclisme grâce aux voyages à vélos, en vacances, on partait avec la tente et les bagages, c’est ce qui m’a poussé à me lancer dans le VTT.

* *Dans quelle optique as-tu rejoint cette discipline ?*

M : Je me suis inscrite en club car je commençais à gagner des compétitions, du coup je voulais rentrer en club pour obtenir une licence.

* *Dans un objectif de compétition directement ?*

M : Oui, je réussissais de bonnes performances et je me suis dit qu’il y avait une carte a joué dans un club car il n’y a pas d’offre pour les adultes dans les clubs. Seulement des offres pour les enfants ou pour les adultes déjà compétiteurs.

* *Quelles étaient vos impressions concernant la pratique féminine durant les premières années où vous avez intégré un club ?*

M : Pas vraiment d’encadrement adulte pour le club, rapidement j’ai été moi sollicité pour encadrer, il y avait très peu de filles et les seules filles étaient des performeuses, autant il y avait quelques hommes qui n’étaient pas là pour performer, autant les filles étaient toutes ici pour performer.

* Dans un club tel que celui que tu me décris, devais-tu affronter des garçons régulièrement ?

M : A l’entraînement rarement mais en compétition nous étions 3-4 filles au milieu des garçons mais je ne sais pas si on se défiait vraiment car j’étais loin derrière les premiers garçons.

* *Quels changements majeurs t’interpellent dans la pratique féminine entre le début de ta pratique et notre actualité ?*

M : Il y a nettement plus de femmes sur les vélos de nos jours, surtout depuis la sortie des vélos à assistance électrique (VAE), plus de monde pratique en général donc forcément plus de femmes. En vélo de route nous retrouvons également plus de femmes mais principalement dans la catégorie Triathlon que dans le cyclisme traditionnel. Plus de reconnaissance dans les compétitions, au niveau des primes. Pour moi le changement majeur reste sans hésitation le Tour de France Féminin. C’est le résultat d’une meilleure médiatisation.

* *En rebondissant sur cette expérience du Tour de France, comment as-tu réagis en tant que professionnelle du milieu, face à la polémique concernant la différence de kilomètres parcourus et de cette concentration dans la région du Grand-Est ?*

M : Je peux l’entendre, c’est sûr que les femmes ne sont peut-être pas encore prêtes à parcourir le même Tour que les garçons, pour ça il faut être patient. Rien que le fait d’avoir un tel événement avec une telle médiatisation, avec des femmes à la télévision sur des vélos et bénéficiant de la réputation du Tour de France, moi je trouve que c’est majeur. Alors il y aura toujours des polémiques mais il y a pleins de choses qui vont encore évoluées, mais rien que le fait que cet événement ait eu lieu c’est marquant.

* *Selon vous, le cyclisme est-il un sport à connotation masculine ? La pratique féminine doit-elle être similaire à la pratique masculine ?*

M : Faire les mêmes distances, de la même façon alors que nous ne sommes pas constitués pareil ? Dans tous les cas l’industrie et les institutions ne sont pas prête à accueillir autant de pratiquantes femmes que d’hommes.

Des selles différentes oui, des géométries de vélo différentes je n’y crois pas trop mais c’est principalement parce que les femmes sont peut-être encore considérées comme moins sportives que les hommes. Néanmoins, je ne crois pas que la pratique soit réellement différente non.

* *Qu’est-ce qui selon vous, différencie la pratique masculine de la pratique féminine ? Des méthodes et techniques différentes qu’avec des hommes ?*

M : Le cycle menstruel des femmes reste un point de vigilance, ensuite nous pouvons évoquer le problème de la taille des vélos, les femmes sont plus petites, beaucoup de femmes d’environ 1m50 rencontrent des difficultés à trouver des vélos adaptés. Ce n’est pas un problème féminin, c’est un problème de taille de vélo.

*Dans quels domaines selon vous faut-il intervenir en priorité pour développer la pratique féminine ?*

M : Il y a deux choses, il faut éduquer les enfants, il faut continuer de montrer des femmes sur des vélos pour que les jeunes garçons et filles trouvent ça normal et que ce n’est pas réservé aux garçons, d’où la nécessité médiatique d’un événement tel que le Tour de France Femmes avec Zwift pour partager ces valeurs.

Il faudrait également plus de formation au niveau des encadrants pour qu’ils évitent de dire aux jeunes garçons en VTT « tu es une pleurnicheuse » ; « une mauviette » quand il n’arrive pas à suivre, mais également toutes ces interventions sexistes à l’ancienne, il y en a beaucoup trop au niveau de l’encadrement car il y a de nombreux bénévoles dans ce secteur. Il faut peser ses mots et faire attention à qui l’on s’adresse, ce sont des jeunes garçons et jeunes filles !

**Morgan LARGLANTIER (Entraineur-Responsable de la section sportive féminine du Paris-Football Club)**

* Pourriez- vous nous présenter les féminines que tu encadres dans le cadre de vos fonctions au Paris-FC ?

M : Ce sont des joueuses qui sont au lycée, entre 15 et 17 ans, leur emploi du temps comporte 4 entraînements par semaine, le lundi mardi et le jeudi vendredi, en plus d’un match le week-end. Ce sont des joueuses qui sont entrées dans un cursus de haut-niveau, notre objectif principal est de les emmener au plus haut niveau de pratique qu’elles le peuvent et si possible la D1 féminine ou l’équipe de France.

* Pouvez-vous nous décrire le contexte dans lequel les joueuses évoluent ? D’où viennent-elles ? Dans quelles circonstances ont-elles choisi ou non de pratiquer le football de haut-niveau ?

M : Le club est basé à Paris, cependant nous disposons de nombreuses antennes, nous avons fusionnés avec le club de Juvisy qui était entièrement féminin, de mon côté j’entraîne les joueuses à Brétigny et nous jouons les matchs du week-end sur Paris. Les joueuses viennent de toute la région parisienne, certaines même d’hors région parisienne.

Le contexte familial des joueuses est très varié, les origines sociales également, nous avons des joueuses issues des milieux modeste, favorisé et certaines viennent de milieu plus précaire, avec des parents en difficulté que ce soit financièrement ou familial. Il y a un peu de tout et c’est ce qui fait la richesse du groupe.

* L’effet de groupe mixte selon les origines et origines sociales présente-t-il des particularités au niveau du langage et des comportements ?

M : Plus nous avançons dans les années, plus les comportements on tendance à se rapprocher des joueurs professionnels, notamment vestimentairement parlant. Également au niveau du langage qui est très familier, enfin ce sont les codes des générations actuelles de cet âge-là.

Certaines filles se comportent occasionnellement comme de véritables garçons manqués. C’est le langage qu’elles ont toujours connu, elles parlent constamment de cette manière, c’est comme ça. Tout dépend également du contexte familial et des fréquentations qu’elles ont au lycée et en dehors du football.

Leur objectif est quant à lui idem aux garçons, c’est la compétition, la recherche de performance.

* Ont-elles toutes choisi de leur plein gré de devenir footballeuse professionnelle, certaines auraient-elles été fortement poussée par les rêves de leur père ?

M : Tout dépend du contexte familial, la très grande majorité est ici de son plein gré, afin de ce que je sais du moins, j’espère ! Les fréquentations jouent un rôle important, notamment via l’imitation des pairs. Certaines joueuses viennent de quartiers où elles vivent en appartement, elles ont appris à jouer au foot dans les city-stade au milieu des bâtiments et des garçons.

* Quelles sont les plus grandes différences entre le football masculin et le football féminin au sens large du terme ?

M : Les différences les plus visibles sont en premier lieu les qualités athlétiques et le bagage technique, le garçon sera plus rapide, plus fort et sur une période plus longue. Les filles sont davantage tactiques, appliquée dans l’exécution des stratégies de groupe, elles ont tendance à moins jouer individuellement.

* Utilisez-vous des techniques et méthodes différentes pour encadrer un groupe de jeunes joueuses, que vous n’auriez pas réalisées avec des garçons ? Du matériel spécifique ?

M : Non aucun matériel spécifique, on adapte nos entraînement et charges d’entraînement aux contraintes des joueuses, notamment concernant les qualités athlétiques où elles courent un peu moins longtemps ou moins forts, spécialement lors des périodes de menstruations de chacune, c’est très important de s’adapter en fonction de la capacité de performance et de non-performance.

* Comment faites-vous, dans le milieu du football pour toucher de nouveaux publics, accroître les licences, féminines qui plus est ?

M : Les meilleures méthodes ont été réalisées au cours de ces dernières années, le nombre de pratiquant et pratiquantes à nettement augmenté, grâce à une meilleure visibilité au niveau des médias, de plus en plus de matchs féminins à la télévision, entre équipe de France, Ligue des Champions et Championnat de France. Ce n’est pas encore à la hauteur des garçons mais ça progresse chaque année, c’est un moyen de diffusion énorme qui permet de transmettre énormément d’informations à une masse de personne, ce qui va susciter en envie de pratiquer chez de nombreuses personnes. Les petites filles peuvent enfin avoir envie de faire comme « les filles à la télé ». C’est une statistique qui se confirme nettement lorsque les équipes de France performent bien, lorsqu’il y a des résultats, comme lors de la victoire de l’équipe de France pendant la coupe du monde 2018, nous avons observé un véritable engouement pour le football français. C’est commun à tous les sports, avec l’exemple du doublé entre les Handballeurs et les Handballeuses, les licences ont grimpées en flèche !

Performance + Communication positive, c’est la clé. Il faut faire comprendre que le football n’est pas réservé aux hommes, oui les féminines peuvent pratiquer et proposer une performance.

* Avec votre équipe, avez-vous déjà été témoins de comportements abusifs lié à la pratique féminine ? Tels que des comportements machistes ou autres.

M : Parfois nous avons l’opportunité d’affronter des équipes de garçons, mais avant cela, j’ai essuyé des refus pour des raisons telles que les filles seraient trop nulles. Une fois le match réalisé, certains entraîneurs viennent me voir pour finalement féliciter l’équipe, en trouvant ça intéressant. Tout dépend de l’interlocuteur.

**Rapport de stage Master 2 Politiques Publiques et Stratégies des Organisations Sportives**

**Mission principale**

**Développement de la pratique féminine du cyclisme**

**Mise en relations des acteurs du Tour de France Femmes 2022 avec Zwift**

**Organisateur de course minimes-cadettes lors de deux étapes du Tour de France Femmes**



Graham Guillard

Responsables de stage

A l’Université : Dominique CHARRIER

Au sein de la structure : Mathilde DUPRE, CTN FFC

Sommaire

Introduction...............................................................................................................................3

1. L’ORGANISME D’ACCUEIL......................................................................................................4

2. La mission du stage................................................................................................................5

3. Le bilan du stage ……………………………………………………………………………………………………………….7

Annexes .................................................................................................................................. 10

Introduction

Dans le cadre de mon Master 2 Politiques Publiques et Stratégies des Organisations Sportives, je me suis créer l’opportunité d’effectuer mon stage d’une durée de six mois, au sein de la Fédération Française de Cyclisme, basée au vélodrome de Saint Quentin en Yvelines.

Souhaite prolongée mon expérience dans l’univers cycliste ; pour donner suite à mon stage de Master 1 Management du Sport, j’ai fait le choix cette année de rejoindre le secteur public fédéral, milieu qui m’est en grande partie inconnu. L’année dernière, j’effectuais mon stage au sein d’un BIKE PARK INDOOR, une entreprise privée qui à dû fermer ses portes en ce début d’été pour procéder à une liquidation juridique. Je souhaitais ainsi comparer les modèles économiques du secteur privé concernant l’investissement et le modèle économique du système fédéral.

J’ai ainsi postulé auprès d’une des offres de stage spontanées, concernant la féminisation de la pratique, en envoyant mon curriculum vitae, accompagnée d’une lettre de motivation ainsi qu’un document où mes projets cyclistes sont répertoriés. A la suite d’un rendez-vous téléphonique avec Joaquim LOMBARD, j’ai obtenu un deuxième entretien auprès de Mathilde DUPRE, CTN à la fédération et Marie-Françoise POTEREAU, vice-présidente du CNOSF.

C’est ainsi que débutera mon aventure au sein de la FFC, à partir du 1er février.

**L’organisme d’accueil**

Présentation de l’organisme

Mon lieu de stage étant le siège fédéral de la Fédération Française de Cyclisme, j’ai été reçu et encadrer dans l’enceinte du vélodrome national de Saint Quentin en Yvelines. Au 1rue Laurent Fignon, 71180 Montigny-le-Bretonneux.

Cette fédération est actuellement présidée par M. CALLOT Michel.

Avant de se renommée Fédération Française de Cyclisme, cette association selon la loi 1901, se nommait précédemment Union vélocipédique de France, créée en 1881.

Aujourd’hui, la fédération française de cyclisme est une fédération qui tend à accroitre davantage son nombre de licenciés. Que ce soit d’un point de vue de la performance, avec le développement toujours plus poussé du haut niveau ou d’un point de vue plus sociétale avec la création de nouveaux modules recherches et le développement des nouvelles pratiques.

C’est une institution qui cette année a connu une médiatisation très bénéfique, l’expérience Tour de France femmes était un véritable enjeu du pôle développement dans lequel j’étais investi. En effet, cette forte médiatisation soudaine permet de nombreuses évolutions concernant la pratique, cependant, il est important de rappeler que la pratique féminine, n’est pas le « fer de lance » de la fédération, dans la réalité des choses, très peu de personnes travaillent sur cette problématique du développement féminin. Le pôle développement dans les bureaux à la fédération se résume à moins d’une dizaine d’individus, sur cette petite dizaine, seulement Mathilde DUPRE et Marie-Françoise POTEREAU prennent en charge la thématique de la féminisation. Malgré toute la bonne volonté du monde, pour avoir de résultats plus concret et efficaces, serait le recrutement d’un petit plus de personnel, spécialiste du sujet de féminisation.

**La mission de stage :**

J’ai rejoint la fédération française de cyclisme avec pour mission principale, le développement de la pratique féminine. Etant en quelque sorte extérieur au système fédéral, dans une première période j’ai tenté de comprendre les différentes spécificités de ce secteur.

Dans une optique de recherche, j’ai dans un second temps passé beaucoup de temps sur l’analyse des différents plans de féminisations des différentes fédérations sportives françaises mais aussi anglaises, allemandes, et quelques fédérations espagnoles. Ce travail d’analyse et de comparaison des actions menées par toutes ces autres fédérations m’a permis de m’imprégner des différentes thématiques et méthodes utilisées à des fins de développement de la pratique féminine.

Une fois ces plans de féminisation analysés et comparés, il était temps de mettre à profit mes lectures. Toujours dans cette optique de recherche et de développement, je me suis intéressé aux subventions « PSF » Projet Sportif Fédéral. En effet, de nombreux clubs partenaires de la FFC réclament des subventions pour développer la pratique sportive féminine à leur échelle, dans leurs clubs. Cependant, jusqu’ici, aucun retour d’expérience sur ces subventions n’avait été réclamés. C’est ainsi que Mathilde DUPRE et moi avons décider de ma prochaine mission au sein du pôle développement, la prise de contact par mail dans un premier temps puis par téléphone dans un second temps. Ces entretiens téléphoniques nous ont permis d’établir une véritable base de données concernant les différentes actions menées par le club via les subventions PSF. Cette étude était très enrichissante, premièrement car elle m’a permis de tisser du lien avec de nombreux directeur de clubs investis dans le développement de la pratique féminine, de visualiser ce qui marche et ne marche pas en termes d’animation ou de communication.

Une des limites que nous avons remarquées rapidement, c’est que tous les clubs demandeurs de subventions n’avaient pas tous « joué le jeu ». En effet, lorsqu’un club demande des subventions, il est souvent porteur d’un projet comprenant quelques activités ou sensibilisations en rapport avec la pratique féminine, le montant des subventions est en grande partie décidé par rapport au projet porté par le club. Si le projet est validé, la fédération française de cyclisme lui verse la subvention en échange de la réalisation de ce projet. Or, comme nous l’avons évoqué précédemment, aucuns retours n’avait été produit avant notre initiative, ce qui signifie que les clubs n’ayant pas respecté leurs engagements, ne se voient pas sanctionner ou n’ont même pas eu besoin de se justifier, ce qui m’est apparu particulièrement troublant dans une institutions telles que la FFC.

Durant mon stage, le pôle développement et moi-même avec été conviés par WE RIDE, le BIKE PARK INDOOR situé à Lyon, pour un séminaire de deux jours. Lors de ce séminaire nous avons eu l’opportunité de travailler sur de nombreuses questions, néanmoins, la plus importante à mes yeux reste l’analyse et la gestion d’une structure telle que le WE RIDE Lyon, ancien concurrent direct de mon lieu de stage de master 1. Cette expérience à Lyon semblait être toute tracée pour moi, c’est exactement le domaine qui concerne mon projet professionnel.

.

Une fois rentré de Lyon, j’ai repris mon travail sur les clubs et les PSF. Sur la quarantaine de sollicitations auprès des clubs ayant touchés des subventions PSF, j’ai eu l’occasion de mener une bonne vingtaine d’entretiens téléphoniques. J’ai dû consacrer une bonne partie de mon temps de stage sur ce projet, tout me semblait à faire.

A la fin de ce travail, le Tour de France Femmes n’est plus très loin. Mathilde DUPRE et moi-même étions engagés auprès de la FDJ pour l’organisation de deux courses minimes-cadettes qui se dérouleront lors de deux étapes du TDFF. Pour cela, nous avons été invités à Provins, pour effectuer ensemble le parcours des minimes-cadettes, vérifier que toutes les prérogatives nécessaires avaient bien été effectuées en temps et en heure. Ainsi, nous avons rejoint, Mathilde et moi, la mairie de Provins pour fixer les derniers préparatifs avec la préfecture et les forces de l’ordre qui seront présentes le jour de l’événement.

Même schéma de travail concernant la seconde course minimes-cadettes, cependant cette fois-ci c’est la marie d’Epernay qui s’est occupée de l’élaboration du parcours.

Une fois ces missions réalisées, la partie la plus intéressante du stage commença, nous avons participé et accompagné l’intégralité du Tour de France Femmes. Une consécration pour les travaux réalisés en amont. En soit, ce n’étais pas la semaine la plus compliquée, c’était beaucoup d’échanges, d’informations auprès des spectateur(ice)s et pratiquant(e)s sur la pratique féminine et les actions menées par le FFC pour lutter contre ces inégalités. La grande majorité de mes actions pendant cette semaine peu se résumer de la manière suivante, installations du stand FFC dans la « Fan Zone » du Tour de France, communication et encadrement du stand « Savoir Roulé à Vélo » en collaborations avec deux éducatrices FFC. Une fois cette expérience de Tour de France féminin terminée, mon stage prit fin.

**Bilan du stage :**

Pour conclure ce stage, j’ai été très bien accueilli au sein de la fédération française de cyclisme. J’ai été placé dans les bureaux du pôle développement où une ambiance chaleureuse entre les quatre membres permanent du bureau ont été vraiment bienveillant à mon égard. Je me suis vite intégré à ce petit groupe de collègue. Par chance ou non, nous avions le bureau le plus éloigné du reste de la fédération, ce qui m’a personnellement permis de ne pas être constamment dérangés par les allers-retours des uns et des autres. De plus, cette « exclusion » nous a permis de tisser un véritable lien social entre collègue, les échanges étaient bien plus fluides qu’avez les salariés des autres secteurs d’activités.

Les ressources humaines ont également joué un rôle clé pour me proposer en environnement de travail propice au calme. De plus, dans un contexte pandémique comme nous l’avons connu au travers du COVID-19, deux jours de travail en distanciel par semaine était imposé. Ce qui d’un côté me réjouissais du fait de ne pas avoir à me déplacer, cependant j’ai vite pris conscience que ne pas me déplacer sur mon lieu de travail n’était pas une solution envisageable car il m’est personnellement difficile de me concentrer suffisamment pour avancer convenablement depuis chez moi. Trop tenté par de nombreuses tentations.

Néanmoins, j’ai aimé m’investir concernant la pratique féminine sportive au sein de la FFC, disons qu’avec ma discipline atypique qu’est le slopestyle, j’ai connaissance des méfaits de la sous-médiatisation sur les pratiques « undergrounds ».

Lorsque je suis arrivé à la fédération j’ai appris que ma tutrice était domiciliée hors région parisienne et que par conséquent j’allais très fréquemment me retrouver seul à travailler sur les thématiques de stages avant d’en discuter avec ma tutrice. Dans un premier temps, je me suis dit que ça allait pour me pousser à travailler de façon autonome. Cependant il s'est avéré que travailler de façon autonome, seul sur une longue période ne me réussissait pas vraiment. Le manque d’interactions entre les différents projets avec ma tutrice m’a atteint psychologiquement à un moment. Je me suis posé les questions suivantes « est-ce que tu veux vraiment rester dans ce stage ? Ne ferais-tu pas mieux d’en trouver un autre.

J’ai cependant pris les devants et j’ai décidé d’organiser un appel téléphonique avec ma tutrice et le manager du pôle développement pour tenter de remédier à ce problème. À la suite de cette discussion, nous avons essayés de corriger le tir pour nous faciliter la tâche à tous les deux.

Cependant, je me suis tout de même braqué et recroqueviller sur moins même pendant une petite période, sans le montrer et n’en parler à qui que ce soit. Heureusement pour moi, l’expérience WE RIDE et le Tour de France m’ont permis de voir plus loin que mon intérêt immédiat, j’ai vu de l’espoir et c’est ce qui m’a permis de rester impliqué jusqu’à la fin de ce stage. Vivre l’expérience Tour de France était une première pour moi, d’autant plus connaissant le contexte de ce Tour de France Féminin 1ère édition c’est quelque chose, surtout lorsque l’on observe le sourire et la fierté sur le visage de ces filles, coureuses et pratiquantes qui supportent l’événement.

Une des difficultés majeures que j’ai rencontrées, c’est mon manque de connaissance du secteur fédéral, issu d’une pratique rugbystique et d’une culture vélo « sauvage », le système fédéral était tout nouveau pour moi. J’ai eu un petit peu de mal à m’y faire dans les premiers temps. En effet, lorsque l’on souhaite faire remonter un sujet il y a toute une hiérarchie qui se met en place pour évoluer le projet. Ce qui prend un temps considérable parfois.

L’une des autres difficultés que j’ai eu du mal à accepter, c’est que lorsque j’étais dans la nécessité d’obtenir des informations précises et nécessaire à la rédaction de mes travaux, j’avais beau envoyer des messages, des mails, certains détenteurs de ces informations n’ont même pas pris la peine d’ouvrir mon mail, même avec 4 mois de retard. Je ne citerai pas de nom ni de postes mais, petite anecdote : un mois après mon arrivée au sein de la fédération, après avoir pris mes marques et commencé à développer certains travaux sur la pratique féminine. Dans le cadre de mes recherches, j’ai été obligé de demander l’accès à certaines données auprès d’une certaine personne qui aura, malgré mes relances par mails, par messages ou en allant le voir à de multiples reprises dans son bureau. Il s’est décidé à me les donner 4 jours avant la fin de mon stage, cela ne lui a même pas pris 5 minutes et j’ai dû attendre presque 5 mois pour y avoir accès et reprendre mes travaux là où je m’étais arrêté.

Ce qui est certain, c’est qu’en comparant mes deux stages, celui du master 2 apporte une plus-value considérable à mon CV, cependant je crains de ne pas sincèrement aimer mon bilan de stage en comparaison avec celui du master 1. J’ai passé tellement de temps à attendre des réponses que j’en ai perdu patience.

Ma tutrice étant CTN à la fédération, nous avions un rôle bien plus coordinateur et de mise en relation plutôt que dans l’exécution directe des projets. J’aurais sûrement aimé davantage si nous avions fait plus d’actions concrètes sur le terrain. J’aurais aimé rencontrer davantage d’acteurs locaux, que ce soit dans les clubs, les associations, pour communiquer avec eux et avoir de l’interaction sociale, au lieu de ça, sur les 6 mois de stage, j’ai dû passer au moins 85% de mon temps de stage devant un ordinateur et derrière un téléphone. Ce cadre de vie ne me correspondant pas du tout, ni à moi ni à mes attentes, je sais désormais que je souhaiterais davantage trouver un emploi en tant que porteur de projet ou auto-entrepreneur plutôt que de retourner dans un secteur fédéral tel que celui-ci.

Attention, je fais une véritable différence entre le stage qui m’avait été présenté et celui que j’ai effectué. Je remercie encore une fois la fédération française de cyclisme pour l’opportunité qu’elle m’a offerte en me permettant de venir voir de l’intérieur comment le système fédéral se déroulait. Comme je l’ai dit précédemment, j’ai vraiment apprécié le cadre apaisé de la fédération, mes collègues, j’ai été très intéressé par les missions que j’ai effectuées, cependant je sais que ce n’est pas le secteur dans lequel je souhaite me professionnaliser.

En revanche, l’expérience WE RIDE que j’ai vécu avec le pôle développement est une expérience qui restera dans ma mémoire, en plus d’avoir étudier la question, nous avons pu pratiquer cette activité ensemble ce qui à créer une forte cohésion au sein du groupe. De plus, cette visibilité sur le système financier d’entreprise telles que celles-ci sont un sujet qui me tient tout particulièrement à cœur. La conceptualisation d’une structure sportive destinée à la pratique cycliste type freestyle reste mon projet professionnel numéro un, néanmoins grâce aux études et aux tables rondes menées durant ce séminaire, j’ai bien constaté la difficulté de la rentabilité de projets tels que WE RIDE ou encore avec l’expérience Wheel’In qui s’est clôturée le 3 juillet et fait l’objet désormais d’une liquidation judiciaire.

**Annexes : Evolution des licences féminines entre 2021 et 2022**

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Licences par comités | | | | |
| Comités | 30/06/2021 | 30/06/2022 | Différence | Evolution |
| Métropole | 10288 | 11502 | 1214 | 11.8% |
| AURA | 1846 | 2002 | 156 | 8.5% |
| Bourgogne-FC | 699 | 788 | 89 | 12.7% |
| Bretagne | 1036 | 1139 | 103 | 9.9% |
| Centre Val de Loire | 604 | 666 | 62 | 10.3% |
| Corse | 44 | 47 | 3 | 6.8% |
| Grand-Est | 850 | 945 | 95 | 11.2% |
| Hauts de France | 535 | 559 | 24 | 4.5% |
| IDF | 723 | 798 | 75 | 10.4% |
| Normandie | 583 | 715 | 132 | 22.6% |
| Nouvelle Aquitaine | 898 | 1044 | 146 | 16.3% |
| Occitanie | 889 | 1035 | 146 | 16.4% |
| Pays de la Loire | 715 | 799 | 84 | 11.7% |
| Sud Provence Alpes | 866 | 965 | 99 | 11.4% |
| Outremer | 1077 | 1107 | 30 | 2.8% |
| Guyane | 71 | 102 | 31 | 43.7 |
| Iles de Guadeloupe | 367 | 389 | 22 | 6.0 |
| La réunion | 167 | 166 | -1 | -0.6 |
| Martinique | 339 | 315 | -24 | -7.1 |
| Mayotte | 10 | 13 | 3 | 30.0 |
| Nouvelle Calédonie | 84 | 95 | 11 | 13.1 |
| Tahiti | 39 | 27 | -12 | -30.8 |
| FFC | 11365 | 12609 | 1244 | 10.9% |

+2,8%

+11,2%

+8,5%

+16,3%

+16,4%

+22,6%

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Licences par activités | | | | |
| Activités | 30/06/2021 | 30/06/2022 | Différence | Evolution |
| Route |  | | | |
| Route | 5739 | 6092 | 353 | 6.2% |
| Cyclo-cross | 188 | 274 | 86 | 45.7% |
| Piste | 78 | 116 | 38 | 48.7% |
| Sous totaux | 6005 | 6482 | 477 | 7.9% |
| VTT |  | | | |
| VTT-Crosscountry | 2539 | 2834 | 295 | 11.6% |
| Trial | 60 | 70 | 10 | 16.7% |
| VTT-Descente | 139 | 141 | 2 | 1.4% |
| VTT-Enduro | 232 | 266 | 34 | 14.7% |
| Sous totaux | 2970 | 3311 | 341 | 11.5% |
| BMX |  | | | |
| BMX | 2283 | 2656 | 373 | 16.3% |
| Freestyle | 32 | 42 | 10 | 31.3% |
| Sous totaux | 2315 | 2698 | 383 | 16.5% |
| Autres |  | | | |
| Cyclisme en salle | 68 | 110 | 42 | 61.8% |
| Polo-vélo | 2 | 3 | 1 | 1.9% |
| Vélo-couché | 5 | 5 | 0 | 0% |
| Sous totaux | 75 | 118 | 43 | 57.3% |
| Totaux | 11365 | 12609 | 1244 | 10.9% |

+11,8%

+11,8%

+11,8%

+11,8%

+11,8%

+11,8%

+11,8%

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Licences par catégories | | | | |
| Catégorie | 30/06/2021 | 30/06/2022 | Diff | Evolution |
| Compétition | 1990 | 2178 | 188 | 9.4% |
| Elite professionnel | x | x | x | X |
| 1ère catégorie | 121 | 147 | 26 | 21.5% |
| 2ème catégorie | 126 | 159 | 33 | 26.2% |
| 3ème catégorie | 497 | 519 | 22 | 4.4% |
| Junior | 432 | 422 | -10 | -2.3% |
| Pass Open | 54 | 72 | 18 | 33.3% |
| Pass Cyclisme | 760 | 859 | 99 | 13.0% |
| Apprentissage B-être | 4173 | 4842 | 669 | 16.0% |
| Cadet | 605 | 680 | 75 | 12.4% |
| Minime | 725 | 820 | 95 | 13.1% |
| Benjamin | 821 | 964 | 143 | 17.4% |
| Pupille | 891 | 1056 | 165 | 18.5% |
| Poussin | 689 | 796 | 107 | 15.5% |
| Prélicencié | 313 | 366 | 53 | 16.9% |
| Baby Vélo | 99 | 120 | 21 | 21.2% |
| Santé | 30 | 40 | 10 | 33.3% |
| Loisirs Performance | 1840 | 1778 | -62 | -3.4% |
| Nature | 189 | 256 | 67 | 35.4% |
| Cyclosportive | 297 | 407 | 110 | 37.0% |
| Loisir | 1310 | 1065 | -245 | -18.7% |
| Staff | 3347 | 3795 | 448 | 13.4% |
| Encadrement | 1967 | 2254 | 287 | 14.6% |
| Arbitre int. | 4 | 4 | 0 | 0% |
| Arbitre fed. | 22 | 22 | 0 | 0% |
| Arbitre National Elit | 35 | 36 | 1 | 2.9% |
| Arbitre national | 161 | 167 | 6 | 3.7% |
| Arbitre Régional | 283 | 354 | 71 | 25.1% |
| Arbitre Jeune | 3 | 10 | 7 | 233.3% |
| Arbitre Ecole vélo-bmx | 111 | 98 | -13 | -11.7% |
| Arbitre club | 100 | 107 | 7 | 7.0% |
| Animatrice fédéral | 2 | 1 | -1 | -50% |
| Animatrice régional | 2 | 2 | 0 | 0% |
| Assistance Organisation | 657 | 740 | 83 | 12.6% |
| Staff Pro | 15 | 16 | 1 | 6.7% |
| Pro direction | 1 | 1 | 0 | 0% |
| Pro encadrement | 6 | 8 | 2 | 33.3% |
| Pro service | 8 | 7 | -1 | -12.5% |
| Totaux | 11365 | 12609 | 1244 | 10.9% |